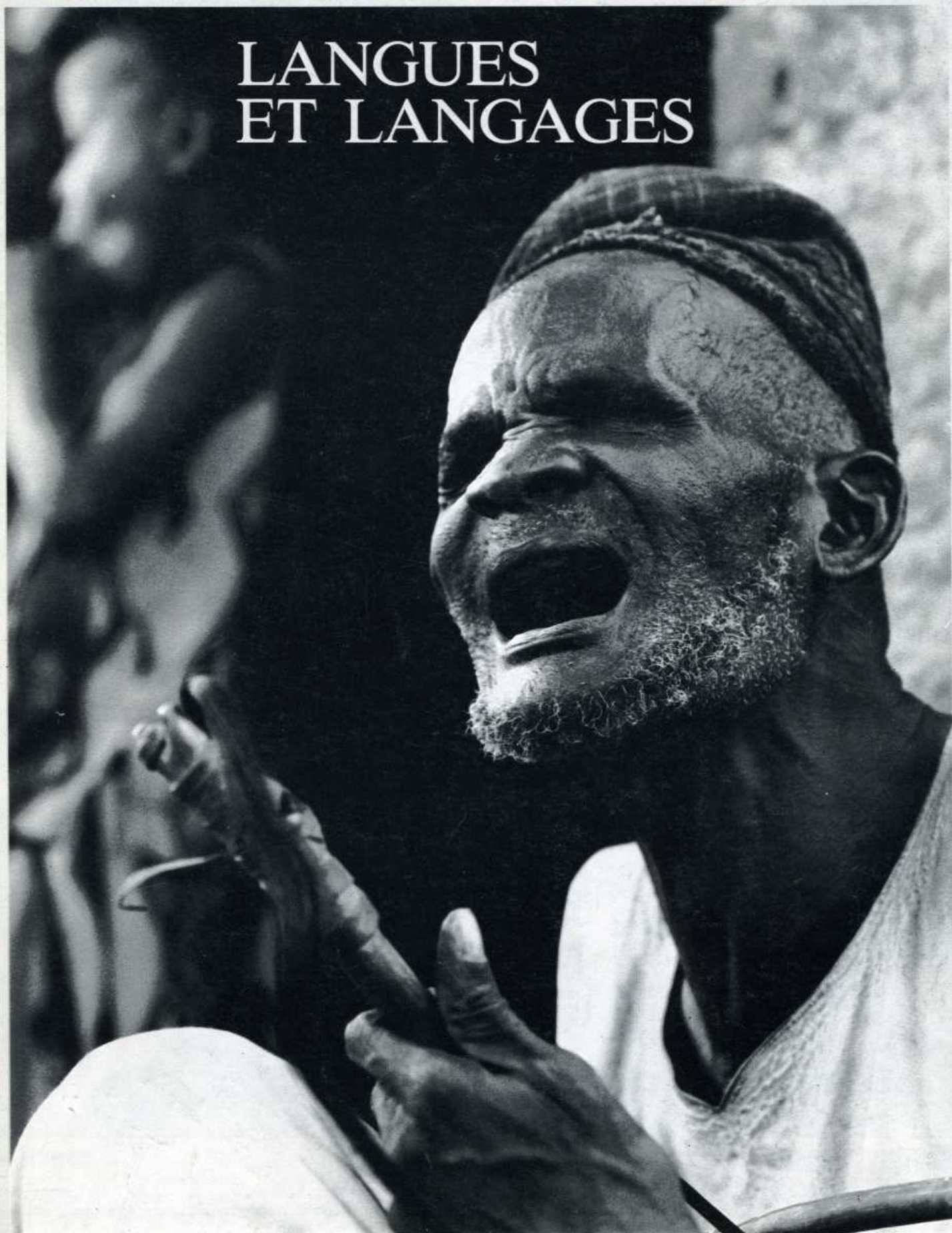


JUILLET 1983 - 6 FF

# Le Courrier de l'unesco

## LANGUES ET LANGAGES



M 1205-307-6F



# Le temps des peuples



## 15 GUATEMALA

## Hier et aujourd'hui

Outre la langue officielle — l'espagnol —, on parle au Guatemala une vingtaine de langues indiennes qui appartiennent pour la plupart à la famille maya. Les plus usitées sont le quiché (langue dans laquelle a été écrit, au 16<sup>e</sup> siècle, le *Popol Vuh*, livre fondamental de la civilisation quiché), le cakchiquel, le mam et le kekchi. Ci-dessus, confrontation du présent et du passé dans un musée de la ville de Guatemala.

Publié en 27 langues

Français	Tamoul	Coréen
Anglais	Persan	Kiswahili
Espagnol	Hébreu	Croato-Serbe
Russe	Néerlandais	Macédonien
Allemand	Portugais	Serbo-Croate
Arabe	Turc	Slovène
Japonais	Ourdou	Chinois
Italien	Catalan	Bulgare
Hindi	Malais	Grec

Une édition trimestrielle en braille est publiée en français, en anglais, en espagnol et en coréen.

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris  
Belgique : Jean de Lannoy,  
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 58 francs français ; 2 ans (valable uniquement en France) : 100 francs français ; Paiement par chèque bancaire, mandat, ou CCP 3 volets 12598-48, à l'ordre de : Librairie de l'Unesco. Retourner à Unesco, PUB/C, 7, place de Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 46 francs.

Rédacteur en chef :  
Edouard Glissant

ISSN 0304-3118  
N° 7 - 1983 - OPI - 83 - 3 - 400 F

pages

## I. LE TRESOR DES LANGUES

- 4 Burgess, Anthony  
L'animal qui parle
- 6 Fyle, Clifford  
Langues nationales et identité culturelle
- 8 Glissant, Edouard  
Bâtir la Tour

## II. LANGUES, PEUPLES, NATIONS

- 10 Balmir, Guy Claude  
L'anglais noir
- 12 Bareiro Saguier, Rubén  
Langues indiennes d'Amérique du Sud
- 14 Confiant, Raphaël et Prudent, L. Félix  
Le créole, langue de la Caraïbe
- 16 Kédros, André  
La querelle des langues en Grèce
- 18 Miron, Gaston  
Le bilingue malgré lui
- 19 Québec : la vie en français
- 19 Pattanayak, Debiprasanna  
Inde, pays plurilingue
- 21 Sanghi, Vladimir Mikhailovitch  
Histoire d'un alphabet
- 23 « Dis-moi si c'est vraiment ce que tu penses »  
par Michael Smith
- 24 « Bijoux cailloux genoux »  
par Mighty Sparrow
- 25 Vallverdú, Francesc  
La mosaïque linguistique de l'Espagne

## III. ENSEIGNER, TRADUIRE, TRANSCRIRE

- 28 Charaudeau, Patrick  
L'enseignement des langues : un enjeu interculturel
- 29 Lilova, Anna  
L'état actuel de la traduction
- 31 Pekhlivanov, Ilia  
Un laboratoire de langues en Bulgarie

## 33 NOS AUTEURS

## 34 LATITUDES ET LONGITUDES

- 2 LE TEMPS DES PEUPLES  
GUATEMALA : Hier et aujourd'hui

## Le Courrier du mois

**R**ENDRE compte à la fois de l'universalité du langage humain et de la diversité des formes qu'il prend est une tâche qui excède les possibilités d'une revue. Nos lecteurs ne trouveront donc pas dans ce numéro spécial du Courrier de l'Unesco, même s'il imite, dans sa présentation, l'allure d'un dictionnaire, un panorama complet, encore moins un inventaire détaillé des langues utilisées dans le monde non plus qu'une étude des divers systèmes possibles de transcription.

Certes, à travers la quinzaine d'articles ici rassemblés, nous avons voulu que nos lecteurs puissent quand même avoir un aperçu de l'unité et de la phénoménale richesse du trésor des langues. Mais nous avons choisi de mettre l'accent sur une approche socio-culturelle du problème des langues en proposant à la réflexion quelques points particulièrement signifiants qui sont en même temps au cœur de la pensée et de l'action de l'Unesco.

Instrument par excellence de la communication, outil de l'enseignement et vecteur de la civilisation, la langue, parlée ou écrite, reste le support, la clef de l'identité culturelle aussi bien du groupe que de l'individu. Le droit à être instruit et à parler dans sa langue maternelle, un de ceux que défend avec obstination l'Unesco, est, à cet égard, fondamental.

Loin d'être perçue comme un facteur d'éclatement, une entrave à la bonne communication interculturelle, la diversité linguistique apparaît aujourd'hui, à travers une multitude de cas particuliers, d'un pays et d'un continent à l'autre, comme la condition même du dialogue entre les peuples et les cultures.

A maintes reprises, les divers auteurs de ce numéro dénoncent le « racisme » linguistique dont sont encore victimes l'oral par rapport à l'écrit ou telles langues jugées inférieures, de naissance, à d'autres. Tous, et les linguistes en premier, s'insurgent contre cette attitude,

fondée sur des idées fausses, et soulignent, au contraire, l'égalité foncière des langues à travers leurs différences. Les déséquilibres qui s'instaurent entre elles sont toujours liés à une situation historique et non à quelque défaut congénital. Corriger ces déséquilibres, toujours étroitement tributaires de l'économie, relève, en dernier ressort, d'une volonté populaire autant que politique.

Cette diversité linguistique mondiale, si souvent muselée, ne saurait être réduite davantage sans danger. Les stratégies, on s'en apercevra en lisant ce numéro, sont aussi variées que les situations. De leur prompt mise en œuvre et de leur succès dépend tout le développement, au sens le plus large du terme, de l'humanité, une et multiple.

Notre couverture : dans son intensité, le visage aveugle de ce griot (conteur, poète et musicien d'Afrique noire) dit toute la puissance et la chaleur de la parole.

Photo © Claude Sauvageot, Paris







*Mur de prière (mani-wall) au Ladhak, dans le nord de l'Inde. Autrefois chaque pèlerin ajoutait à ce mur une pierre sur laquelle les moines gravaient des formules sacrées.*

Photo © Raphaël Gaillarde, Paris

important, le plus influent en tout cas, de notre après-guerre, a écrit que chaque être humain a dans son cerveau un équipement inné qui lui permet de maîtriser la totalité du langage. Nous disons tous des choses que nous n'avions jamais dites auparavant, et cela sans avoir conscience de faire un grand effort : nous inventons constamment des choses à dire ; notre équipement cérébral a une capacité apparemment infinie de fabriquer de nouvelles phrases. C'est là le plus grand don de l'humanité. Or, il tient à une particula-

rité très simple du cerveau humain : l'aptitude à penser en termes opposés. Pour en donner un exemple, songeons au spectre, qui est formé de couleurs innombrables dont chacune se fond dans une autre. L'homme a appris à distinguer les couleurs, à les séparer. Mieux encore, il a appris à en faire des signes de sens contraires : si l'on en doute il suffit de penser aux feux de signalisation. De même, dans le flot sonore que l'appareil vocal de l'homme est capable de produire, il est possible de distinguer des sons spécifiques et de

les opposer les uns aux autres. De très légères différences de sons permettent ainsi de nommer les objets les plus différents. C'est cette faculté structurelle du cerveau qui nous fait discerner les phonèmes (les sons de la langue) et les morphèmes (combinaisons de phonèmes ayant une signification), — structures minuscules qui s'opposent les unes aux autres pour accomplir des tâches distinctes et qui, rassemblées, forment une langue.

Reste à se demander — question passionnante — pourquoi un mot signifie ce qu'il signifie. Quand l'homme primitif voulait indiquer quelque chose de haut, il est probable que d'instinct il levait le bras, et qu'il le baissait pour indiquer le contraire. En d'autres termes, il recourait à sa faculté mimétique, il procédait par imitation. Rien ne prouve que les gestes qui constituent le langage (car la production de phonèmes est pour les organes vocaux un véritable exercice physique) essayaient d'imiter les objets, les actions ou les émotions qu'ils avaient à décrire. Les mots *lune*, *moon*, *bulan* évoquent quelque chose de rond et d'élevé (les lèvres avançant pour former un o, le bout de la langue allant presque toucher le palais, — qui en malais se nomme *langit*, « le ciel » —), mais ce genre d'onomatopée est extrêmement rare. Le mot *chien* ne fait pas un bruit de chien, le mot *chat* n'a pas l'allure d'un chat. Pour employer le jargon technique, disons que le langage n'appartient pas au symbolisme iconique, et les mots relèvent de l'arbitraire. Si l'on décide que le mot *chat* désignera dorénavant le *chien*, ce changement mettra peut-être du temps à être accepté, mais il n'aura rien d'intrinsèquement illogique.

Sans la moindre preuve à l'appui, j'imagine l'homme primitif qui regarde la lune et prononce quelque chose comme *garavapolagiya*. Il ne veut pas dire « lune ». Il veut dire : « Je suis là en train de regarder cet objet rond là-

*Combien y a-t-il de langues dans le monde en 1983 ? La réponse dépend de la définition qu'on donne de la notion de langue et de la manière dont on sépare langues et dialectes. Les estimations varient donc largement et se situent, selon certains spécialistes, entre 2 500 et 5 000 environ. Ci-dessous : La tour de Babel, du peintre flamand Martin van Valkenborch le vieux (1535-1612).*

Photo © Bruckmann-Graudon, Paris. Gemaldegalerie, Dresde, RDA

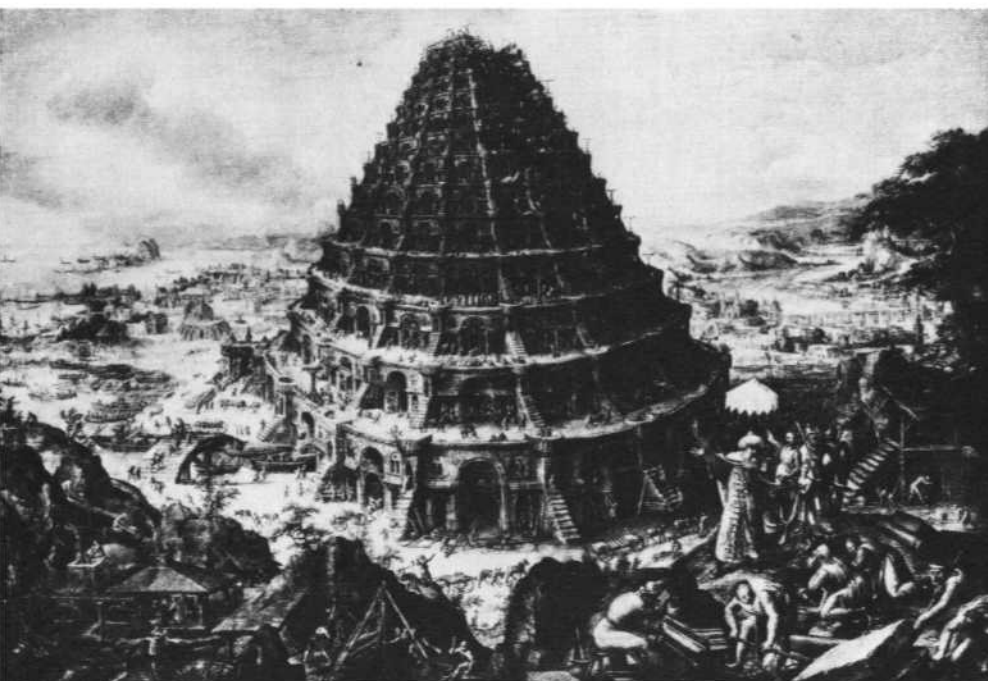




Photo © Bigler Larsson, Stockholm, Suède

*Cette petite gare du Pays de Galles porte le nom de la localité qu'elle dessert : Llanfairpwllgwyngyllgogerychwyrndrobwyllantysiliogogoch. Il signifie : « L'église-de-Sainte-Marie-dans-la-vallée-du-noisetier-blanc-près-des-tourbillons-rapides-à-côté-de-l'église-Saint-Dysilio-non-loin-de-la-grotte-rouge. »*

## FYLE, Clifford

### Langues nationales et identité culturelle

La grammaire, les proverbes et les idiotismes d'une langue nous permettent de comprendre, mieux que tout autre moyen, la façon de penser et de sentir de ceux qui l'ont pour langue maternelle. Le vocabulaire de chaque langue est la somme de tous les objets, actions et idées qui concernent ceux qui l'utilisent ou dont ceux-ci ont besoin dans leur relation au milieu où ils vivent. Et la littérature exprime la quintessence des expériences et des sentiments qu'ont connus au cours des années les usagers de la langue dans laquelle elle est écrite.

C'est pour ces raisons que la langue est l'expression de la personnalité d'un groupe, un moyen d'identifier ses membres par rapport à leur culture. Ainsi, quand nous disons « Je suis un Italien » ou « Je suis un Yoruba », nous nous identifions comme membres d'un groupe culturel déterminé utilisant une langue déterminée.

C'est là une forme d'identification importante qui accorde une authenticité à l'individu en l'enracinant fermement dans une communauté et en le reliant aux autres individus de la même culture. Dans ce sens, la langue est un puissant facteur d'unification. On peut affirmer qu'il est d'une importance vitale, pour toute société qui se veut unie, que la totalité de ses membres parlent la même langue.

Voilà pourquoi de nombreux pays en développement s'intéressent tant à l'existence d'une seule langue nationale, où ils voient l'un des moyens de parvenir à l'unité nationale. Pour que les usagers d'une langue puissent apprécier leur propre culture à sa juste valeur, il faut, impérativement, leur enseigner cette langue, la littérature et ses traditions orales.

Si un tel enseignement est déjà nécessaire quand les usagers d'une langue vivent dans leur propre communauté, il devient indispensable pour ceux qui ont quitté leur milieu mais seront peut-être amenés un jour à y revenir. C'est le cas, par exemple, des familles d'ouvriers migrants qui doivent, pour diverses raisons, travailler dans d'autres pays, mais dont les enfants, au moins, ont besoin de préserver leur propre culture, dans le cas où ils désireraient plus tard retourner chez eux. Mais ces travailleurs migrants doivent aussi apprendre la langue du pays où ils vivent, pour qu'ils puissent s'intégrer, du moins pour la durée de leur séjour, à la nouvelle communauté.

La langue maternelle d'un individu est celle dans laquelle il est le plus à l'aise pour s'exprimer et celle qu'il comprend le mieux, c'est donc celle dans laquelle il peut apprendre le plus facilement. De là vient le principe, aujourd'hui mondialement accepté,

selon lequel l'enseignement le plus efficace est celui qui est dispensé dans la langue maternelle de l'élève.

Les pays qui veulent que leurs peuples connaissent un développement rapide doivent aussi pourvoir très rapidement à l'éducation de tous les citoyens. Il faut mobiliser et utiliser toutes les ressources humaines pour réussir le décollage économique auquel ils aspirent. Cela signifie une éducation de masse, une alphabétisation massive, un courant constant d'information et de communication, l'enseignement de nouvelles habitudes et de nouvelles attitudes, et, surtout, l'apprentissage de nouveaux savoir-faire. Tout cela est impossible sans un programme massif d'éducation à l'échelle nationale. Les dirigeants d'un pays, généralement, ont tôt fait de comprendre qu'un tel programme ne peut réussir que s'il est appliqué dans la langue ou dans les langues dont le peuple use quotidiennement.

Il faut rejeter la fable linguistique, fort répandue, selon laquelle certaines langues ne sont pas aptes à être utilisées pour des fins éducationnelles. En vérité, chaque langue, quelle qu'elle soit, est un moyen d'expression complet et parfait, qu'on peut utiliser pour enseigner ce que l'on veut. Certes, il se peut qu'au départ une langue n'ait pas assez de mots pour répondre à une nou-

haut dans le ciel, qui est apparu en bas et qui monte ». Le lendemain au lever du soleil, il dirait, par exemple, *garasopolagiya*. Il lui faudrait beaucoup de temps pour distinguer les vocables *vapo* et *sopo*, l'un signifiant « lune » et l'autre « soleil », et pour comprendre que *po*, qui leur est commun, aurait un certain rapport avec ces objets, tous deux étant des corps célestes capables apparemment de se lever et de se coucher.

En d'autres termes, le besoin d'analyser son langage — qui nous semble tout naturel parce que nous ne saurions apprendre une langue étrangère sans l'analyser — ne lui viendrait pas à l'esprit avant des milliers et des milliers d'années. Quant à écrire, en idéogrammes ou en lettres, c'est un savoir dont l'apparition a été vraiment très tardive. L'idée de l'alphabet occidental (arabe, grec ou latin) est si neuve qu'elle n'a pas encore pris racine en Chine ni au Japon.

Avouons-le : nous ignorons presque tout de l'origine du langage, mais nous savons que dans l'évolution c'est cette percée qui a produit l'espèce que nous appelons Homme. Et dès sa naissance, le langage était pleinement développé : on n'a pas tâtonné pour perfectionner l'expression peu à peu. La symbolisation du monde extérieur (notre corps y compris) a été la clef de la création de mondes intérieurs : les sciences, les techniques. Nous n'avons rien de plus précieux que le langage. Nous ferions bien de réfléchir à ses mystères, d'honorer le miracle de son existence, mais nous ne le comprendrons jamais. On peut comprendre les langues, le chinois, l'hindi, l'anglais. Pas le langage. ■



Photo © C. et B. Desjeux - L'Harmattan, Paris

*En Afrique, maquillage, tatouages, scarifications et bijoux étaient aussi un langage qui disait la condition de la femme, son rang, sa famille. Cette signification symbolique est loin d'avoir disparu de nos jours. Ci-dessus, jeune femme peule du Bénin.*

velle situation ou couvrir un nouveau champ d'activités, mais dans ce cas, que ce soit dans les pays développés ou dans les pays en développement, il suffira simplement de créer de nouveaux mots ou d'en emprunter à d'autres langues. Pour les pays en développement,



le seul problème vient du grand nombre de nouvelles situations auxquelles leur langue doit faire face quand on l'utilise pour un enseignement moderne : l'introduction de termes nouveaux doit donc être rapide et organisée, ce qui coûte généralement assez cher.

Quels problèmes soulèvent la promotion et l'utilisation des langues nationales comme moyen d'affermir l'identité culturelle et comme instrument de l'enseignement ?

Un premier problème, surtout dans les pays où des groupes importants de la population utilisent des langues différentes, réside dans le choix de la langue. La solution ne consiste pas toujours à choisir la langue que parle un groupe majoritaire de personnes car il peut y avoir deux ou même plusieurs groupes égaux, ou presque, en importance, ou il peut encore arriver qu'un groupe minoritaire l'emporte socialement ou économiquement sur un groupe majoritaire. Pour les pays ayant une seule langue, le problème est moins grave, mais ils n'y échappent pas non plus complètement. Cette langue unique possède généralement de nombreux dialectes, ce qui signifie que la langue, si elle reste fondamentalement la même, est utilisée sous des formes distinctes dans les diverses régions du pays.

Cela explique pourquoi certains pays en développement n'ont pu encore choisir leurs langues nationales. Par exemple, sur les quarante-cinq États de l'Afrique sub-saharienne, une dizaine d'entre eux n'ont pas encore pris de décision sur ce point. Cela explique aussi pourquoi, dans les pays qui en ont pris une, le terme de « langue nationale » a été interprété de diverses manières, d'où des choix différents. Dans certains cas, comme en Tanzanie, on a opté pour une seule langue nationale. Dans d'autres pays, on a choisi d'en adopter plusieurs. Certains, qui comptent un grand nombre de langues, n'en ont retenu que quelques-unes comme langues nationales. D'autres encore vont plus loin et ajoutent aux langues nationales existantes l'usage de quelques autres dans le système éducatif. Quelques pays ont fait un pas de plus et emploient encore d'autres langues à des fins d'alphabétisation.

Tous ces pays doivent affronter le problème de la prédominance des anciennes langues coloniales, essentiellement l'anglais, le français et le portugais. L'éducation, au sens occidental du mot, s'est faite traditionnellement dans ces langues, et cela souvent pendant plus d'un siècle. D'où l'idée que l'éducation moderne n'a de sens que si elle est dispensée dans l'une de ces langues. Comme nous l'avons déjà dit, c'est une idée fautive, car n'importe quelle langue peut être utilisée pour l'enseignement dès lors qu'on augmente son vocabulaire. Mais cette croyance est si répandue dans les pays en développement qu'elle forme souvent un obstacle au développement et à l'usage des langues propres aux pays. Des langues comme l'anglais, le français, ou le portugais influent sur le pro-



Photo Pierre Michaud © Rapho, Paris

*Dans son action en faveur des travailleurs migrants et de leur famille, l'Unesco met l'accent sur deux points. D'une part, faciliter l'adaptation de la deuxième génération de migrants aux conditions de vie du pays d'accueil, notamment par la maîtrise de la langue. Préparer, d'autre part, sa réinsertion ultérieure dans le pays d'origine en assurant aux enfants la possibilité d'apprendre leur langue maternelle et de s'initier aux éléments fondamentaux de leur culture nationale. Ci-dessus, travailleur migrant africain, en France.*

blème des langues africaines d'une autre façon encore. Comme il s'agit de langues internationales, les pays en développement souhaitent, du moins pour la communication internationale, garder celles qu'ils ont déjà utilisées et veiller à ce qu'elles soient bien enseignées. Surgit alors le problème de savoir jusqu'à quel point ces pays peuvent utiliser leurs propres langues comme outil de l'éducation et cela quelle que soit l'interprétation qu'on donne à l'expression « langue nationale ».

Mais le problème le plus grave est celui de la recherche et du matériel. Certains pays au multilinguisme complexe n'ont pu encore déterminer exactement combien de langues on parle à l'intérieur de leurs frontières et combien de personnes parlent celles-ci, si bien qu'il n'était pas question pour eux, dans ces conditions, de préparer des grammaires, dictionnaires et autres ouvrages de référence nécessaires à l'usage de ces langues. Une recherche pédagogique est également indispensable à l'établissement des programmes et de la méthodologie de l'enseignement des langues dans les langues en question. Il y a ensuite un grand besoin d'abécédaires, de livres de lecture et autres matériels pour l'alphabétisation ou d'autres formes d'éducation.

Se pose aussi le problème des langues minoritaires. A l'exception de quelques États qui n'ont qu'une langue ou qui ont décidé de faire de toutes leurs langues des langues nationales, les pays en développement sont tous confrontés au problème des langues minoritaires.

Pour comprendre combien ce problème est aigu, il suffit de savoir que le Nigeria, où l'on parle un total d'environ 400 langues, n'en a adopté que trois comme langues nationales, et que le Kenya, avec quelques 94 langues, n'en a adopté qu'une, le kiswahili. Utilisées à bon escient, les langues minoritaires peuvent contribuer grandement à l'enrichissement de la culture et de l'éducation nationales. Mais très peu de pays, peut-être même aucun, semblent avoir découvert vraiment comment en tirer parti. La Tanzanie paraît être le seul pays d'Afrique à avoir pris une initiative dans ce sens, en cherchant à enrichir le vocabulaire du kiswahili de mots empruntés à des langues minoritaires.

L'usage des langues nationales est si important pour l'unité et l'identité nationales et pour le développement d'un pays, que de plus en plus nombreux sont les pays en développement qui cherchent à résoudre ce problème. C'est ce que semblent montrer les statistiques disponibles pour cinquante États africains. En 1976, vingt-huit de ces pays avaient des politiques plus ou moins claires, et des programmes — le plus souvent au niveau de l'école primaire — pour l'utilisation de leurs langues africaines dans l'enseignement. En 1980, onze autres pays avaient élaboré une politique de langues nationales et six autres avaient lancé des programmes à l'échelon du primaire. En 1982, de vingt à vingt-cinq pays avaient introduit l'enseignement des langues africaines dans le secondaire, et dix s'en servaient pour l'enseignement à ce niveau dans ces langues mêmes. ■

**G**LISSANT, Edouard

## Bâtir la Tour

« Vivre un enfermement ou s'ouvrir à l'autre » : telle est l'alternative à laquelle on prétend souvent réduire le droit pour tout peuple à parler sa langue. Cette alternative légitime des prémisses qui sont en fait héritées d'une domination traditionnelle. Ou bien vous parlez une langue « universelle », ou une des langues qui tendent à le devenir, et vous participez à la vie du monde ; ou bien vous vous retirez dans votre idiome particulier, si peu apte à être partagé : alors vous vous coupez du monde et vous restez seuls et stériles dans votre prétendue identité.

Pourtant une opinion s'est fait jour depuis que tant de peuples libérés occupent « la grande scène du monde » : que la langue d'une communauté est le premier vecteur de son identité culturelle, laquelle fonde à son tour toutes les dimensions de son développement. Mais on a nommé « culturalisme » cette volonté de privilégier la dimension culturelle et on l'a réputée suspecte, à la limite nocive ; et dans le même temps on a ramené tout processus de développement à une seule sorte de technologie, dite de pointe, imparable. Qu'avez-vous donc à revendiquer, quand une seule langue vous donnerait la clé du progrès ?

Les nations n'auraient d'autre perspective linguistique et culturelle que cet enfermement dans un particulier très limitatif, ou à l'opposé, la dilution dans un « universel généralisant ». Redoutable construction théorique, d'où le « génie parlant » des peuples du monde nous aide à sortir avec éclat. La parole des griots, des conteurs, échouée au bord des grandes villes, laminée par les succédanés du pseudo-progrès, résiste toujours ; peu à peu les gouvernements comprennent qu'il n'y a pas un modèle de développement, transcendant et partout imposable.

Les rapports linguistiques sont ainsi aujourd'hui marqués, dans l'explosion de notre inouïe diversité, tout à la fois par les créations fulgurantes nées du « frottement » des langues et par un agrégat d'idées reçues, de préjugés passivement hérités.

La plus décisive peut-être de ces idées reçues a concerné la traditionnelle division hiérarchique en langues écrites et en langues orales. Celles-ci étaient réputées brutes, inaptées au concept et par conséquent à l'acquisition du savoir, incapables d'assurer vraiment la transmission des connaissances. Celles-là étaient « civilisatrices », permettaient à l'homme de dépasser sa « naturalité », l'inscrivant dans une permanence et un devenir.

Il est vrai que l'œuvre massive d'alphabétisation dans le monde est la première des urgences et qu'elle s'effectue

souvent, faute de matériel approprié, dans ce qu'on appelle les langues de communication, ou véhiculaires. Mais on en vient à considérer que toute alphabétisation littérale doit être accompagnée d'une « alphabétisation culturelle » qui redonne chance aux choix possibles et permette de l'intérieur la relance des forces créatrices autonomes.

Entre ces langues prétendument établies dans la transcendance de l'écriture et les autres, longtemps maintenues à ras de ce qu'on nommait, avec un brin de condescendance, l'oralité, les rapports sont donc complexes, multipliés à l'infini.

*Rapport de domination*, bien sûr, le plus flagrant, qui se renforce par l'expansion technologique et ouvre le plus souvent sur la banalisation et la neutralisation culturelles qui en procèdent. Contre cette uniformité paralysante, contre ce tassement des langues dominées dans le réduit folklorique ou la non-responsabilité technique, l'ouverture ne se fait pas à travers une langue universelle, si calculée fût-elle, mais par la promotion d'un plurilinguisme où seraient associées toutes les langues, chacune responsable dans son environnement.

*Rapport de fascination*, certes de moins en moins virulent, mais qui a poussé les élites intellectuelles des pays en développement à l'usage révérenciel et dénaturant d'une langue de prestige dont on ne se servait que pour s'appauvrir.

*Rapports de multiplicité ou de contagion*, là où des melting pots explosent en créations inattendues, surtout dans le langage des jeunes. Les puristes s'indignent de tels mélanges, les poètes de la Relation s'émerveillent. La « pureté » linguistique n'est plus un critère recevable et les « emprunts » ne sont condamnables que quand ils sanctionnent une domination politique, économique et culturelle.

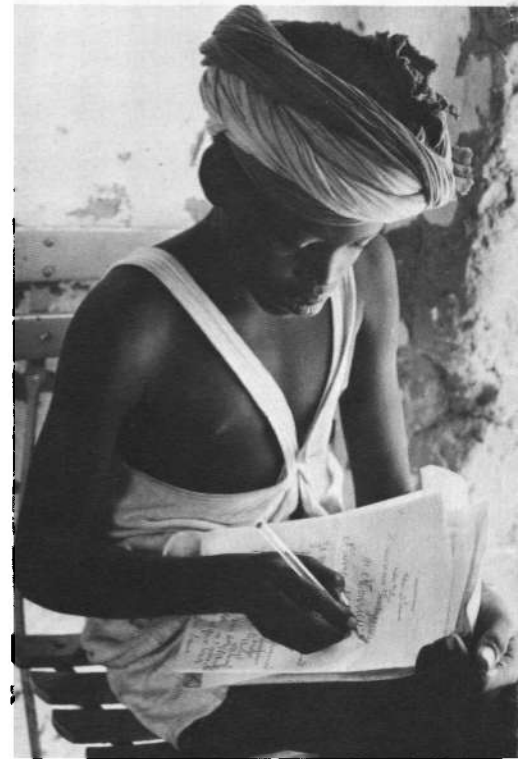
*Rapports de complaisance ou de dérision*, nés de la fréquentation des lieux touristiques par exemple, ou secrétés à même les pratiques de subordination. Cette tendance à favoriser la naissance de « sabirs » est balayée par la prise en mains de leurs cultures par les peuples et les nations.

*Rapports de tangence*, de loin les plus insidieux, chaque fois qu'apparaissent des langues composites, langues de compromis, par exemple les créoles dans les aires francophones des Amériques ou de l'Océan indien. Il faut alors désamorcer l'érosion de la langue nouvelle, qui se fait en quelque sorte de l'intérieur et par le simple poids d'une de ses lointaines composantes, laquelle est entretemps devenue, dans leurs relations, langue dominante.

*Rapports de subversion*, quand une langue est « refondue » par une communauté et inclinée à un usage nouveau, souvent contestataire. Les Antillais anglo-

phones, les noirs des États-Unis en donnent des exemples convainquants dans leur utilisation de la langue anglaise, ainsi que les Québécois pour la française.

*Rapports d'intolérance* pour finir, en particulier dans l'enseignement d'une langue de grande communication. C'est que la « fluidité atavique » dans l'exercice de la langue était jusqu'ici, et tacitement, considérée comme indispensable à sa maîtrise. La langue était donnée une fois pour toutes dans son histoire originelle et par conséquent irréductible à ces contagions redoutables que des locuteurs ou des créateurs surgis ailleurs étaient susceptibles de lui faire « subir ». Les théories d'apprentissage et les didactiques ne



*Dans un village de Mauritanie, ce jeune écolier fait ses devoirs du soir devant la maison. L'arabe et le français sont les deux langues officielles du pays.*

pouvaient être élaborées que dans « le lieu d'origine ».

Mais ces oppositions entre écriture et oralité ne datent pas que d'un passé récent, elles ont depuis longtemps, et à l'intérieur d'une même langue donnée, exercé parfois leurs clivages, désignant alors deux ordres souvent inconciliables de langage pour une même collectivité : l'un savant, l'autre populaire.

Cet exemple, celui des pays monolingues à problèmes « internes » (soit que deux usages — oral et écrit — d'une même langue fassent ainsi intervenir des ruptures, soit que des dialectes régionaux inscrits dans la langue soient laminés par l'uniformisation des pratiques culturelles, soit enfin que la langue nationale soit confrontée à des problèmes de transcription) nous permet d'esquisser l'inépui-



ble variété des situations linguistiques actuelles.

Nous recensons ainsi des pays monolingues à problèmes « externes » : une langue nationale, de grande communication, est menacée, au plan économique et culturel, par une langue « étrangère ».

Des pays bilingues à problèmes « internes » : deux langues de grande communication s'affrontent, chacune assumée par une partie de la collectivité dès lors déstabilisée.

Des pays de diglossie : une langue de grande communication tend à dominer et à restreindre, parfois jusqu'à disparition pure et simple, une ou plusieurs langues maternelles.

Des pays multilingues sans problème apparent : un principe fédératif régit le rapport des langues pour une même nation.

Des pays multilingues où précisément le grand nombre des langues maternelles rend difficile le choix d'une ou plusieurs langues officielles.

Ces situations se recourent, s'additionnent, se multiplient, dépassant le seul conflit oral-écrit. Elles sont spectaculairement significatives des relations entre peuples et cultures. Leur complexité interdit toute évaluation sommaire ou réductrice en ce qui concerne les stratégies à mettre en œuvre. Il n'y a pas une solution donnée.

C'est cette complexité même qui autorise aussi à sortir de l'enfermement. Parler sa langue et s'ouvrir à celle de l'autre ne constituent plus une alternative. « Je te parle *dans* ta langue et c'est *dans* la mienne que je te comprends. »

Mais parler sa langue c'est avant tout, pour un peuple, être libre, *par et à travers elle*, de produire à tous les niveaux, c'est-à-dire de concrétiser et de rendre visible pour lui et pour les autres son rapport au monde.

Dans une telle perspective, il n'est pas dit que les langues à tradition orale soient fondamentalement défavorisées. Il semble même que, plus souples et plus adaptables, elles s'accommoderaient mieux du « bouillonnement linguistique » actuel. Elles se prêteraient, davantage peut-être que les langues à tradition écrite, raidies dans leurs anciennes fixations, aux mutations de l'audio-visuel. Que ce soit là faiblesse ou avantage, il n'empêche qu'on y pourrait déceler une ligne de « plus grande flexibilité », de plus grande disponibilité. Les problèmes de fixation et de transcription, pris en charge par les chercheurs et mis en pratique par les communautés, déboucheront sans doute sur des solutions de compromis peu à peu confirmées, systématisées.

Par-delà les luttes ardentes contre la domination économique, s'ouvre un champ multiplié, où le vertige nous saisit. Mais ce vertige n'est pas celui qui précède l'apocalypse et la chute de Babel. C'est le tremblement créateur, face à ce possible. Il est permis, *dans toutes les langues*, de bâtir la Tour. ■



Photo Schulthess © Rapho, Paris

*Les Masais pratiquent une forme de pastoralisme nomade. Leur population est répartie entre le Kenya et la République-Unie de Tanzanie, deux pays qui ont chacun le swahili comme langue officielle.*

Bas-relief aztèque où est symbolisée la parole sortant de la bouche d'un guerrier tolèque (Chichén Itzá) au Mexique.

## II. Langues, peuples, nations

**B**ALMIR, Guy Claude.

### L'anglais noir

Depuis que Joey Lee Dillard a publié son savant ouvrage sur l'anglais nègre (*Black English*, 1972), on ne saurait plus réduire le parler des noirs nord-américains à un « baragouin inconsistant et artificiel », même si ce jugement de H.L. Mencken, d'ordinaire pourtant mieux avisé, ne vise que l'avant-guerre de Sécession.

Les premiers noirs réduits en esclavage en Amérique du Nord au début du 17<sup>e</sup> siècle, les bossales, ont dû parler entre eux et avec les blancs, comme tout groupe hétéroglotte en contact désireux de se faire comprendre, une façon de petit nègre ou sabir anglais, un *pidgin* en somme. D'aucuns avaient pu en connaître des modèles à bord même des négriers qui pratiquaient le brassage des tribus afin de se prémunir contre complots et révoltes, d'autres sur les côtes ouest-africaines où des *pidgins* anglais, associés à la traite, sont attestés dès le 16<sup>e</sup> siècle et servaient là de *lingua franca* tout comme le sabir portugais qui les y avait précédés. N'oublions pas que le multilinguisme et l'emploi de langues véhiculaires sont traditionnels à l'Afrique en raison de la grande diversité des langues sur ce continent ; que nombreux sont encore aujourd'hui les sabirs anglo-ouest-africains (*krio* de la Sierra-Leone, *pidgin* libérien, *wescos* de la République-Unie du Cameroun et du Nigéria) ; qu'il a existé enfin aux États-Unis

d'autres *pidgins*, celui des Chinois par exemple, ou encore celui de ces Indiens qui, tels les Séminoles, vécurent parfois en symbiose avec les marrons.

Le sabir minimum des bossales ne cessa de se renouveler avec leurs arrivées successives cependant que s'élaborait un patois, nouvelle langue véhiculaire des noirs créoles. Certains esclaves, toutefois, assimilèrent la langue des blancs soit par l'instruction, soit par simple acculturation. Au point que des marrons ont pu contrefaire des passes « signées » de leur maître pour assurer leur évasion. De sorte que, « vers la fin du 18<sup>e</sup> siècle, les esclaves s'exprimaient, du Massachusetts à la Caroline du Sud, dans un éventail allant du *pidgin* ouest-africain à l'anglais (quasi) officiel » (Dillard), en passant, bien sûr, par le créole des plantations. Les planteurs, eux, et bientôt leur fils souvent élevés à l'ombre des noires et, par le jeu, en contact quotidien avec les négriillons de la place, accédèrent lentement au bilinguisme créole-anglais ou, en Louisiane, créole-français.

C'est au 19<sup>e</sup> siècle que le créole des plantations arrive à maturité. Aussi bien les écrits négrophiles (Beecher Stowe) que négrophobes (N. Beverly Tucker) témoignent de sa vitalité avant la guerre de Sécession. Et T.W. Higginson, dans *Army Life in a Black Regiment* (1870), non seulement nous en a laissé un des meilleurs états, mais encore nous fait entrevoir sa parenté d'alors avec le créole de l'aire des Gullahs (littoral de la Caroline du Sud et de la Géorgie, îles côtières de ces États), ce

gullah, aujourd'hui isolé, où Lorenzo Turner découvrait dans les années 1940 de nombreux africanismes : noms de jour accordés aux enfants (Cuffy, Vendredi ; Kwame, Samedi ; Quashee, Dimanche ; etc.), noms communs tels que : *goober* (arachide), *tote* (porter), *buckra* (homme blanc), *nyam* (igname), ou encore *banjo*, *gumbo*, *jazz*. Or, *tote* est attesté dès 1677 et en 1782 déjà on

Photo © C.N.R.S., Paris



Photo © The Museum of Modern Art, New York

pouvait lire sous la plume de Franklin un *boccarorra* (*buckra*), notre « homme blanc » de tout à l'heure.

Après l'Émancipation et la Reconstruction, le parler nègre des plantations allait subir, en direction de l'anglais « officiel », une lente décréolisation, bien qu'il ait plus longtemps survécu en zone rurale, moins scolarisée, comme en témoignent les récits de *Lay My Burden Down* (1945), où s'expriment des générations bien antérieures à cette date. Tant et si bien que l'anglais des noirs au 20<sup>e</sup> siècle est, sans lui être identique et par influence réciproque, proche de celui des blancs méridionaux — dans sa phonologie du moins. Mais Dillard a consigné certains traits de sa grammaire et rappelé la richesse de son argot, celui surtout des centres urbains du Nord que vinrent habiter les migrants du Sud. Quel fou du blues ou des *gospel songs* ignore encore le sens nègre de *soul* ou de son dérivé : *soul music* ?

On ne peut nier que la langue des noirs américains ait porté une orature, voire une littérature, distinctes de la culture dominante, un langage en quoi le groupe se reconnaît et où s'exprime sa conscience collective. Jetés dans un milieu euro-protestant, qui a stérilisé en eux la mémoire imageante, c'est grâce à la persistance, à la fécondité de leur mémoire motrice que ces Africains ont pu structurer l'expérience qu'ils ont dû vivre dans l'univers concentrationnaire de l'esclavage, puis d'un servage mâtiné de lynchages et enfin dans les ghettos du racisme urbain. De fait, l'expressionnisme néo-africain le plus septentrional repose essentiellement sur trois ressorts : le rythme, d'abord, qui tantôt s'amplifie en polyrythmie

« On ne peut nier que la langue des Noirs américains ait porté une orature, voire une littérature, distinctes de la culture dominante, un langage en quoi le groupe se reconnaît et où s'exprime sa conscience collective. » *Ci-contre : chanteurs de negro-spirituals.*

Photo Herbert © Rapho, Paris



tantôt s'évertue à syncoper les chants reçus ou inventés dans le nouveau milieu, et cela malgré l'abolition très précoce du tambour natal (17<sup>e</sup> siècle) ; l'art, ensuite, de l'improvisation qui permet et garantit l'invention toujours renouvelée du chant et de la parole ; l'antiphonation enfin, à l'africaine, c'est-à-dire le partage rythmé de ce chant, de cette parole soit entre un soliste et un chœur, soit entre celui qui conduit un jeu, un sermon, le travail et le groupe qui le soutient par ses répons dans un esprit de participation.

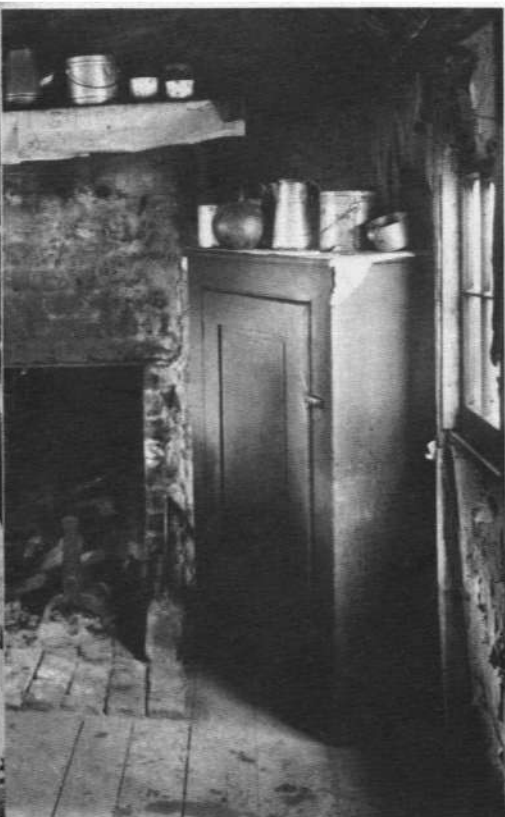
Ces éléments structurent en effet tous les genres traditionnels : les religieux — surtout le sermon participatif avec transe où l'homme se dit habité par le Saint-Esprit ; les spirituals ou transformations par l'esclave des cantiques protestants en mythistoire ; le chant-sermon qui fusionne avec bonheur sermon et spirituals — mais aussi les genres profanes (chant de travail collectif, ballades anglo-écossaises négligées, blues des campagnes et des villes, jeux et poèmes pornographiques des ghettos dits « dozens »).

Si le gospel d'aujourd'hui n'est en

somme que la version moderne des chants religieux, si le sermon participatif est venu habiter, dans les villes, les locaux improvisés des « store-front churches », c'est le troubadour bluesien qui a fini par voler la vedette aux bardes anonymes du spiritual de jadis. Avec lui le souci du quotidien s'est substitué à la fable du monde. Il faut dire que le blues, en nourrissant le jazz de ses mélodies, de sa tonalité (par les fameux *blue notes* notamment) assure le relais entre l'expressionnisme traditionnel du chant et celui de l'invention instrumentale. Celle-ci reprend tous les éléments du langage afro-américain et jusqu'à son « vocabulaire ». Car enfin, qu'est ce jazz sinon le chant impromptu, la voix nègre qui passent aux instruments comme jadis le rythme des tambours abolis passait aux pieds et aux mains de l'esclave ? Le *scat*, n'est-ce pas la voix qui joue à l'instrument ? Ou bien serait-ce l'instrument qui s'en retourne à la voix ? Ici, langue et langage volontiers se confondent, et comme inconsciemment, en leur native ambiguïté.

Toutefois, si on ne tient pas compte ici du théâtre ni même de la poésie impromptue des années soixante (*jazz-poetry*), c'est aux poètes « folkloristes » que nous devons l'ultime rencontre de la littérature et de l'orature. Jadis, Fenton Johnson, hier encore James Weldon Johnson, Langston Hughes, Sterling Brown ; Raymond Patterson aujourd'hui, en adoptant puis en adaptant les genres populaires en genres littéraires ont su rendre à leur dignité, parfois même à leur beauté, tant la langue que le langage des noirs américains. ■

*Aux Etats-Unis, après l'émancipation des esclaves et la fin de la guerre de Sécession « ...le parler nègre des plantations allait subir, en direction de l'anglais "officiel", une lente décréolisation... ». Ci-contre : « Les vieux parents à la maison », photo prise en 1899-1900 par Frances Benjamin Johnston (1864-1952).*





**B**AREIRO SAGUIER, Rubén

## Langues indiennes d'Amérique du Sud

Avec la mort, en avril 1983, de la *Abuela Rosa* (grand-mère Rose), dernière représentante de la naguère florissante ethnie *yagana* du Sud chilien, vient de disparaître la « vision du monde » d'une culture indigène d'Amérique. Une de plus qui s'efface après toutes celles que la conquête et la colonisation européennes, commencées il y a près de cinq siècles, ont fait disparaître.

Les études sur le terrain montrent la survivance, en Amérique latine, de plus d'un demi-millier de langues ou dialectes. On les a regroupés en 20 grandes familles, définies selon différents critères : relations génético-structurelles, parentés lexico-grammaticales ou simples regroupements d'après les aires géographiques. La diversité et la dissémination de ces langues continuent à alimenter le mystère qui entoure leur origine. Jusqu'à présent, en effet, les explications relatives à la provenance ou aux racines culturelles des peuples amérindiens restent du domaine de l'hypothèse. Ces langues sont-elles autogènes, asiatiques, océaniques, africaines, runiques ? Ou bien résultent-elles du mélange de toutes ces possibilités ? Toujours est-il qu'on a relevé, après des études très sérieuses, de notables coïncidences entre ces parlers et certaines langues d'implantation éloignée, comme le finnois, le basque, le turco-caucasien et le sino-tibétain.

L'une des caractéristiques de ces langues est leur manque d'unité au sein même des « familles ». Ainsi, le quechua, qui était, à l'arrivée des Espagnols, la langue de l'empire le plus structuré, celui des Incas, présente une grande diversité dialectale. Le groupe maya, à cet égard, est lui aussi tout à fait exemplaire. On y a dénombré en effet à ce jour 28 expressions dialectales très distinctes. Par exemple, la différence qui sépare le quiché (langue du *Popol Vuh*) d'un autre dialecte prestigieux comme le kakchikel, équivaut à celle qui existe entre le français et le russe, deux langues qui appartiennent pourtant à la même famille linguistique indo-européenne.

Il est important de préciser quelques caractéristiques essentielles des langues autochtones d'Amérique pour comprendre ce qui les différencie nettement des langues du monde occidental. Cette distinction s'impose, puisque ce sont ces dernières qui sont entrées en contact avec les langues amérindiennes et que ce contact a été marqué par un conflit de cultures et par des rapports de domination. A ce propos, Bernard Pottier, spécialiste des langues amérindiennes, signale « l'existence de catégories de

pensée manifestées par des classes grammaticales auxquelles nous ne sommes pas habitués ». Voilà déjà une première différence en ce qui concerne la « vision du monde », c'est-à-dire les « relations entre les types d'expérience vécus et les taxonomies linguistiques ».

Par ailleurs, il faut insister sur le caractère essentiellement oral de ces langues amérindiennes, c'est-à-dire sur le fait qu'elles n'ont pas d'alphabet. Je dis « essentiellement » car deux d'entre elles au moins possédaient des systèmes de signes : le maya et le nahuatl. Ils étaient fondés sur un système de glyphes et d'idéogrammes gravés sur la pierre, le bois, le stuc et le jade ou dessinés sur des codex faits d'écorce d'*amate*. Mais l'écriture n'excluait pas la tradition orale, d'autant que cette écriture était le monopole de la classe religieuse ainsi que d'une élite de nobles et de dirigeants.

De toutes ces langues, celle qui connaît de nos jours la plus grande diffusion est le quechua, avec environ 12 millions de locuteurs (Pérou, Bolivie, Equateur, nord de l'Argentine, sud de la Colombie). Vient ensuite le guarani, parlé par 3 millions de personnes (Paraguay, diverses régions d'Argentine, enclaves au Brésil et en Bolivie). Le maya (Guatemala, Belize, sud du Mexique et une partie du Honduras) ; le nahuatl (Mexique et El Salvador) sont respectivement parlés par près d'un million de locuteurs. La vigueur actuelle de ces langues vient de ce qu'elles ont été des *lenguas generales* ou *lenguas francas*, c'est-à-dire des langues véhiculaires pour de vastes régions du continent, déjà bien avant la conquête, et qu'elles le sont restées durant la colonisation.

Ceci nous amène à parler des résultats qu'ont eus les diverses situations de contact provoquées par la présence européenne sur le continent américain. Cette irruption, en faisant s'affronter deux systèmes de valeur différents, a mis fin à tout un processus de civilisation. Affrontement dramatique qui entraîna, du fait de la supériorité technologique des Européens, la domination des normes du modèle « occidental » et chrétien, au détriment des valeurs culturelles amérindiennes, et celle de la langue du conquérant. Le conflit qui oppose ces deux conceptions différentes de la civilisation se présente comme une contradiction fondamentale au niveau idéologique et, plus précisément, comme la nécessité d'imposer une « vérité » indiscutable : l'existence d'un dieu véritable, unique, celui des vainqueurs. Avec, comme corollaire, le devoir « d'extirper l'idôlatrie » et de supprimer les « fausses divinités » adorées par les « infidèles ». Telle est la justification centrale qui sert de façade à tout le processus de supplantation culturelle et d'exploitation économique de la colonie.

La langue joue un rôle essentiel dans cet affrontement car elle est le matériau

dans lequel sont versés les contenus idéologiques du processus de conditionnement. Mais elle est aussi le matériau même de la résistance.

La langue conquérante de Castille qui venait, l'année même de la découverte de l'Amérique, d'établir sa suprématie dans la péninsule Ibérique, sera l'instrument de ce conditionnement. Dans une première étape, elle sert à l'évangélisation, jusqu'à ce que le conquérant change de tactique en découvrant que l'enseignement de la « vraie foi » se ferait sûrement d'une manière plus efficace par le truchement des langues véhiculaires amérindiennes. C'est au cours du 16<sup>e</sup> siècle que le critère « théologique » l'emporte sur celui des « politiciens » et qu'il recueille la pleine adhésion des Jésuites. D'une part, c'était conditionner les indigènes dans leur langue même, d'autre part — là réside la contradiction — c'était renforcer le statut de certaines langues, comme le guarani, qui fut normalisé dans les Missions, ou étendre la diffusion de certaines autres, comme le quechua, qui connut un grand essor à la suite de la conquête.

L'expérience la plus notoire en la matière fut celle que les Jésuites réalisèrent pendant un siècle et demi dans les

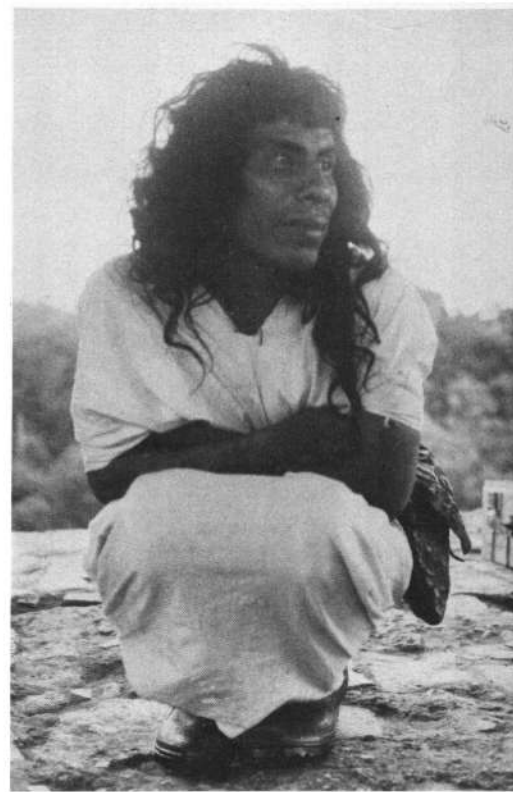


Photo tous droits réservés

Les Lacandons habitent dans le sud de la péninsule de Yucatán. L'isolement géographique et culturel de ces Indiens, « découverts » seulement au 20<sup>e</sup> siècle, explique peut-être qu'ils parlent encore une langue maya extraordinairement pure. Aujourd'hui, il ne reste qu'une cinquantaine de Lacandons



*Témoignage de l'évangélisation imposée par la conquête espagnole aux Indiens d'Amérique, cette illustration de Felipe Guamán Poma de Ayala (1526-1613 ?) pour son livre Nueva crónica y buen gobierno, est intitulée « Le sermon du curé ». Le texte où alternent des mots en espagnol et en quechua — comme ce devait être le cas dans les sermons de l'époque — dit : « Mes enfants, je vais vous prêcher l'Évangile, les saintes écritures. Vous ne devez pas adorer (les divinités locales), les idoles du soleil. Auparavant vos ancêtres faisaient ainsi, mais vous, mes enfants, vous avez reçu le sacrement du baptême ».*

missions ou « réductions » du Paraguay. Comme langue exclusive, ils utilisèrent le guarani dans lequel naquit une littérature religieuse chrétienne. Certes, cette expérience aida à fixer la langue indigène — déjà en vigueur dans la Province du Paraguay grâce à un métissage généralisé —, mais elle vida, parallèlement, le guarani de toutes ses valeurs propres qui étaient essentiellement de nature mystico-religieuse. Aucun témoignage écrit de cette littérature orale n'a été publié avant la première décennie de notre siècle, preuve que le processus de colonisation s'est poursuivi même après l'indépendance (1811). Cette marginalisation est d'autant plus grave que la principale production culturelle guarani s'exprimait dans l'oralité dense et fervente de la langue autochtone. Re-sémantisée et diglossique, le guarani reste cependant aujourd'hui la langue véhiculaire d'une communauté nationale, le Paraguay, cas unique en Amérique latine. En effet, dans ce pays 95 % de la population parle guarani (45 % est bilingue, 50 % monolingue espagnol) et 5 % monolingue espagnol). Cette langue est répandue dans les régions de l'intérieur, mais elle est tout aussi présente dans les villes ; elle n'est pas non plus parlée seulement par certaines couches de la société, comme c'est le cas pour d'autres langues indigènes d'autres pays du continent. Néanmoins, le guarani n'est qu'une langue « nationale » — avec l'espagnol — comme le reconnaît l'article 5 de la Constitution nationale, laquelle déclare, au paragraphe suivant, que l'espagnol est la « langue officielle ». L'alphabétisation ne se fait pas en guarani et cette langue n'est pas non plus reconnue comme un véhicule de l'œuvre d'art. L'écrivain paraguayen a assumé la condition d'écrivain colonisé car il connaît parfaitement le guarani, mais n'écrit pas dans cette langue. Les ressorts de la volonté populaire ne fonctionnent que par l'usage du guarani, mais l'ascension socio-culturelle passe par l'espagnol. Nuances, signes qui indiquent bien que le guarani — tout en étant majoritaire — a le statut d'une langue dominée.

Et qu'en est-il du quechua, autre grande langue indigène, la plus répandue sur le continent ? Pour pouvoir la comparer avec la situation du guarani, c'est-à-dire en la plaçant dans le contexte d'un État, je ferai une référence concrète au Pérou. En mai 1975, le quechua a été déclaré par la loi langue officielle de ce pays, au même titre que l'espagnol. Les raisons : affirmer l'implantation du quechua dans la communauté nationale et pallier la déconsidération sociale attachée à cette langue autochtone et à la population parlant quechua. Quelle est actuellement la situation linguistique du Pérou ? Sur 16 millions d'habitants, entre 6 et 8 millions sont à divers degrés bilingues et près de 1 600 000 sont monolingues quechua. Cela signifie que près de 50 % de la population se trouve dans

Il y a de multiples façons de « porter » un objet. La plupart des langues occidentales emploient, dans chaque cas, des périphrases. Le tzeltal, langue maya du Mexique, a vingt-cinq termes différents pour exprimer ces diverses manières de « porter ».

1 — sur le dos (cuch)	1	9	19
2 — sur les épaules (q'uech)	2	10	20
3 — sur la tête (pach)	3	11	21
4 — au-dessus de l'épaule (cajnuc'tay)	4	12	22
5 — sous le bras (lats')	5	13	23
6 — dans la poche (chup)	6	14	24
7 — sous forme de baluchon (tom)	7	15	25
8 — dans les bras (pet)	8	16	
9 — sur la main (nol)		17	
10 — au travers de l'épaule (jelup'in)		18	
11 — dans son poing (nop')			
12 — sur un récipient (lat')			
13 — par une extrémité de l'objet (lip')			
14 — dans un sac (chuy)			
15 — dans une cuiller (lup)			
16 — entre les dents (cats')			
17 — en haut (tuch)			
18 — en l'air (toy)			
19 — en laissant pendre (lic)			
20 — objet en spirale (bal)			
21 — objet enroulé (ch'et)			
22 — en soutenant des deux mains (chech)			
23 — avec des pincettes (lut')			
24 — plusieurs objets ensemble (yom)			
25 — par le cou (pich')			

(Source : d'après Who brought the Word, The Summer Institute of Linguistics, Santa Ana, Californie, 1963).

une situation linguistique semblable à celle du Paraguay. Avec une différence : une moitié de la population est linguistiquement coupée de l'autre par manque de communication, certes, mais aussi par suite du mépris où sont tenus ceux qui parlent le quechua.

Et le nahuatl, cette autre langue de grand prestige et de grande diffusion à l'époque précolombienne ? Sa situation est pire encore. Les recensements successifs montrent que le nombre de ceux qui parlent cette langue ne cesse de baisser. Cette diminution est due pour une grande part au mépris social dont le nahuatl est aussi victime, et ce malgré les édifiantes déclarations de principe des politiques indigénistes de ce siècle qui, à en juger par les résultats, se révèlent à la fois inefficaces et incohérentes.

Il est aussi une autre voie par laquelle les cultures amérindiennes — le souffle des langues — se prolongent ou s'inscrivent dans les sociétés métisses (et je parle ici surtout de métissage culturel) de l'Amérique. Cette voie évoque ou propose une image de l'Indien ou des éléments de son monde. La première de ces images, l'*indianisme*, est celle qu'a proposée le romantisme latino-américain. Aliénée, stéréotypée, idéalisée, cette image n'est, en fait, que le reflet du « bon sauvage », cliché hérité d'une certaine mode littéraire européenne. Vers le début de ce siècle, il s'est opéré une transformation radicale de point de vue, et l'Indien qui traverse les pages du roman indigéniste devient le symbole de la dénonciation et de la violente révolte contre l'exploitation dont il est victime dans la société. Vision compatissante, pleine d'indignation et de solidarité, mais vision extérieure aux cultures qu'elle essaye de défendre. En proposant une intégration égalitaire de l'Indien à la société « blanche », les indigénistes se placent inconsciemment dans une contradiction. A vouloir ignorer les spécificités culturelles des indigènes, il y a un risque évident de contribuer à la perte d'identité de ceux-ci.

Vers les années 1940, les signes de l'écriture changent. L'écrivain latino-américain perd le complexe d'écrire dans une « langue imposée ». Renversant la vieille dictature du « casticisme » (l'espagnol correct), il s'approprie une langue nuancée d'éléments du langage local et quotidien qui viennent enrichir le système linguistique dans lequel il s'exprime : le castillan. Une bonne part de ce renouveau vient de ce que toute une série d'écrivains assument les valeurs profondes des cultures indigènes. Ils écrivent en espagnol, certes, mais connaissent presque tous les langues autochtones qui servent dans chaque cas de support à ces cultures ; ils utilisent des techniques empruntées à ces langues, qui finissent par changer ou nuancer profondément, littérairement parlant, le signe même de la langue dominante. ■

**C**ONFIANT, Raphaël et  
PRUDENT, L. Félix

## Le créole, langue de la Caraïbe

Vers 1615, quelques corsaires français prennent pied sur un rocher caraïbe qu'ils baptisent Saint-Christophe. L'archipel « appartient » alors à la couronne espagnole, mais les puissances européennes rivales ont décidé d'en découdre afin de s'y assurer quelque profit interlope. Les tout premiers Français qui s'établissent aux Antilles sont donc des hommes de mer, d'épée, et de peu de foi. Dérobant quelques esclaves aux Castillans lors de débarquements audacieux, ils parviennent à s'entendre avec les Caraïbes qui occupent les îles du Vent. Suivront alors les établissements en Guadeloupe et en Martinique (1635), à Sainte-Lucie et à Grenade (1650), en Guyane (1660) et à l'île de la Tortue, véritable tête de pont pour la conquête de Saint-Domingue (1697). Dans toutes ces terres, on parle encore aujourd'hui une langue créole qui, en dépit de quelques spécificités régionales, présente une relative homogénéité structurale.

Le terme *créole*, largement polysémique en français, adopte également en anglais, en espagnol, en portugais et en hollandais des acceptions très mouvantes : désignant tantôt le descendant blanc du maître, tantôt, au contraire, l'élément noir de lignée africaine, il en arrive parfois à indiquer les stades intermédiaires du métissage ethnique. Une frontière sémantique radicale apparaît cependant des bayous de la Louisiane aux confins de la Guyane : *créole* s'oppose toujours à un mot ou à une série de mots désignant l'élément étranger, importé, émigré, introduit de gré ou de force dans la société sans avoir fait souche. Adjectif ou nom, il signifie constamment la renaissance symbolique ou l'intégration définitive dans un nouvel écosystème. Les langues créoles, que l'on rattache très souvent — par commodité — à un tronc européen, sont toujours vécues comme des hybrides, des mutants, des dérives contestataires de leurs prétendues sources.

Poser ainsi la question de la genèse de la langue créole, c'est déjà prendre parti dans l'interminable discussion qui agite notre champ. Nous constatons en effet que le créole est lié à la colonisation française du 17<sup>e</sup> siècle, qu'il se diffuse à grande vitesse, et qu'il apparaît pour répondre aux besoins d'un nouveau type de communication entre des partenaires au statut inégal. Une analyse plus attentive révélerait en fait que nègres et blancs ont dû collaborer intensivement dans la construction de ce nouveau système langagier, et

qu'avant l'arrivée des importantes masses d'esclaves noirs, le créole était le parler des habitants de l'archipel, toutes ethnies confondues. La découverte de l'intérêt fabuleux du sucre pour les économies de Plantation (1685) et le reflux des travailleurs blancs « engagés » pousseront le créole dans la négrerie dès le début du siècle suivant, et c'est seulement à ce moment qu'on parlera de créole langue nègre. Il convient de savoir que jusqu'à aujourd'hui les *béké* antillais (colons de souche européenne) continuent à utiliser le créole, qu'ils n'ont jamais complètement renié.

Refusant les hypothèses dialectisantes (le créole langue fille du français) ou néo-africanisantes (le créole relexification d'un pidgin africain pré-existant), nous croyons devoir insister sur une origine mixte, métisse, mulâtre en un mot, d'un système qui reconnaît une source française à quatre-vingt pour cent de son lexique, mais dont certains aspects de la morphologie, de la syntaxe et de la rhétorique évoquent les structures ouest-africaines, aux yeux des autres observateurs. Plus importante que la classification génétique ou typologique, la fonction sociolinguistique du créole s'impose. Langue d'une communauté rurale, coupée de l'écrit, des énonciations officielles et des « grandes inventions » technologiques, elle a assuré l'essentiel d'une communication à l'intérieur de (relativement) petites communautés fortement imprégnées de traditions et de coutumes garantissant la pérennité de l'ordre social.

En Haïti, le créole va trouver un terrain de choix après la révolution de 1804. Ayant rejeté violemment l'esclavage en même temps que le colonisateur, les Haïtiens donnent naissance à un Etat isolé, sans tutelle, à l'intérieur duquel les communications sont difficiles. Avec une école ridiculement réduite par rapport aux besoins théoriques de la population, des médias à l'audience restreinte, la République d'Haïti est une nation fondamentalement créolophone. En dépit de l'absence de recensement linguistique précis, les chercheurs s'accordent généralement sur un pourcentage d'environ 80 % d'unilingues créolophones. Seule « l'élite », les 5 % de privilégiés qui habitent Port-au-Prince et Pétienville, qui ont vraiment suivi une scolarité complète, peuvent prétendre aujourd'hui à un contrôle du français standard.

Aux Petites Antilles et en Guyane demeurées françaises, la situation sociolinguistique est différente. Dans l'abolition de l'esclavage (1848) et les luttes pour l'école laïque pour tous (début du 20<sup>e</sup> siècle), le français s'impose peu à peu dans de nouveaux réseaux discursifs. Le nombre croissant de postes à transistors, de récepteurs de téléphone et de télévision, de journaux





Illustration © O.N.E., Port Louis, Maurice

C'est ainsi qu'a été traduite en créole la célèbre phrase de La République des animaux du romancier anglais George Orwell : « Tous les animaux sont égaux mais certains animaux le sont plus que d'autres ». Cette illustration vient d'une adaptation du roman d'Orwell publiée à Maurice sous le titre : Repiblik Zanimò.

et de magazines, la scolarisation massive de l'après-guerre, et enfin l'augmentation considérable des flux humains entre « Métropole » et « Départements d'Outre-Mer », ont contribué à un indiscutable recul du créole dans ses zones de légitimité conversationnelle : on marchande de moins en moins le prix des légumes en créole, on dit de moins en moins de contes dans les campagnes, on commente l'actualité sportive ou politique de plus en plus en français.

Un phénomène comparable est à l'œuvre aux Antilles dont la France avait perdu le contrôle au 19<sup>e</sup> siècle (Dominique et Sainte-Lucie notamment), mais c'est alors l'anglais qui semble activer la décréolisation, et occuper l'espace linguistique. Bien que présentant encore une syntaxe et un lexique très proches des langues de la Guadeloupe et de la Martinique, les créoles des ex-dominions britanniques sont en train de s'angliciser de façon accélérée.

Cette coexistence problématique d'une langue populaire, rurale, fonctionnelle et d'une autre langue officielle, écrite et prestigieuse, a été étudiée par la sociolinguistique nord-américaine sous le titre général de *diglossie*. Mais des recherches plus étayées ont invalidé récemment l'idée

d'une répartition harmonieuse des discours au sein de nos communautés. Les Antillais et les Guyanais ne sont pas de parfaits bilingues « choisissant » le créole ou le standard avant de parler, chaque fois qu'ils ont à communiquer quelque chose.

Au contraire, peu à peu se dessine une espèce de troisième terme, créole mâtiné de français ou d'anglais, système extrêmement instable en apparence, mais qui est en train de trouver des zéloteurs dans la chanson populaire, la littérature et la presse de grand tirage, et tout simplement dans les interactions quotidiennes de tous les membres de la communauté.

C'est ce créole francisé ou ce français créolisé que des études récentes baptisent du nom d'*interlecte*. Pour certains chercheurs, en fait, le créole ne fait là que continuer son « cycle de vie », il se re-pidginise avec une langue standard à cause des modifications socio-économiques intervenues dans les dernières années, et il devrait, à terme, se fondre dans un large continuum avec sa langue mère. Le créole disparaîtrait progressivement, réabsorbé par la puissance symbolique du standard, véritable cible fixe pour les locuteurs déshérités de la Caraïbe.

La sociolinguistique native, celle que nous défendons dans le concert des



Photo © Collection Musée national Vincent Van Gogh, Amsterdam

Aux Mangos (huile), scène de la Martinique peinte en 1887 par Paul Gauguin (1848-1903) lors d'un séjour dans l'île.

voix « autorisées », prétend qu'il ne faut pas formuler trop tôt l'avis de décès d'une langue. Certes, du point de vue d'une certaine subjectivité antillaise et guyanaise, le créole est mal en point. Son socle campagnard, l'habitation, a disparu de notre paysage, et les couches jeunes de la population sont extrêmement sensibles aux mots venus d'ailleurs, de l'argot parisien aux formules jamaïquaines, des chansons noires américaines aux expressions des campus universitaires étrangers.

Mais le créole joue aussi un rôle stabilisateur prépondérant chez ces jeunes. C'est un facteur d'identité culturelle et de contact avec une histoire perpétuellement questionnée. Face aux avantages évidents du français à l'école, au travail, dans la vie internationale, les jeunes Caribéens découvrent la protection culturelle du créole.

Du coup, on ne peut plus se limiter aux formules d'antan, créole langue méprisée, dévalorisée, minorée par ses propres locuteurs. Lorsqu'on pratique des sondages, on découvre que les réponses en provenance des groupes les moins âgés de la population sont très favorables à une standardisation, à un équipement, à un enseignement scolaire du « patois ». Donc, le pessimisme n'est pas nécessairement de mise quant à l'avenir de la langue.

Outre ce changement d'attitude, on constate peu à peu une inflation des productions artistiques en créole qui s'adaptent au nouveau marché d'énonciation. Des disques et des cassettes en provenance aussi bien de l'Archipel que des diaspora nord-américaines ou européennes, des livres de contes, de proverbes, de récits, d'histoire et de philosophie ; des pièces de théâtre et de cinéma ; des recherches scientifiques de valeur, enfin.

Dernier rempart officiel qui s'écroule, les gouvernements concernés semblent s'orienter vers une autre prise en compte de la créolophonie de leurs sujets. En Haïti, une réforme pédagogique hardie est conduite depuis 1979, faisant du créole la première langue de l'enseignement dans le primaire. A Sainte-Lucie et à la Dominique, sans avoir vraiment pris de décisions de ce genre, les gouvernements préparent des aménagements contribuant à la reconnaissance du fait créole linguistique et culturel : un *creole day* est institué à la Dominique, pays dont la devise est une phrase vernaculaire ; d'autre part, des groupes de recherches culturelles sont soutenus officiellement, et des programmes de radio sont dispensés à l'attention des unilingues et des locuteurs partiels voulant « se ressourcer ». A la Guyane, à la Guadeloupe et à la Martinique, les choses ont traîné en longueur. En dépit du bon équipement en hommes et en ouvrages, les autorités politiques ont longtemps tergiversé. Mais il semble bien qu'avec les dernières circulaires concernant les langues régionales de France, on soit maintenant en mesure

d'entamer des réformes dans la formation des maîtres, réformes indispensables à l'introduction progressive du créole dans le système éducatif comme langue de travail, et langue objet d'études. ■

**KEDROS, André**

## La querelle des langues en Grèce

Le grec s'est moins altéré au cours des temps que d'autres langues anciennes. Le grec moderne est bien plus proche de celui que Platon utilisait dans ses écrits que l'italien du latin de Cicéron. A la limite, un lycéen grec d'aujourd'hui peut lire Xénophon ou les dialogues de Platon sans avoir besoin de recourir aux dictionnaires (ce n'est pas vrai des écrits d'Homère !). Mais il ne peut le faire qu'à une condition : il lui faut maîtriser plus ou moins la « langue pure ».

En effet, le grec moderne recouvre à la fois la « langue pure » (katharévoussa) et la « langue populaire » (dimotiki). On rencontre cette dichotomie, à différents degrés, dans d'autres régions du monde, notamment dans les pays arabes. En Grèce, elle a engendré une « querelle des langues » qui a fait couler beaucoup d'encre, suscité beaucoup de passions, a été teintée d'idéologie et n'est pas encore tout à fait apaisée.

Pauvre, maltraité par l'Histoire (encore tout récemment), ne pouvant acquérir une instruction convenable à travers un système scolaire déficient, le peuple grec a toujours parlé la langue dite « populaire » : une langue souple et expressive parce que vivante — la seule vivante — mais qui, évoluant en marge des courants d'idées qui ont alimenté les cultures de l'Occident, est demeurée quelque peu étriquée, aussi pauvre que le peuple qui la parle. La langue conservée par l'Église, la « langue pure », proche du grec ancien, a gardé, elle, beaucoup de la richesse du vocabulaire et des nuances d'une langue de haute tradition ; mais elle est, hélas, figée et archaisante, et le peuple ne la comprend pas, ou à peine.

Dès le début du 17<sup>e</sup> siècle, le Patriarche Cyrille Loukaris avait voulu traduire les évangiles en grec populaire. Mal lui en prit. Accusé par ses corréligionnaires conservateurs de « protestantisme », ce haut dignitaire de l'Église fut pendu haut et court par les autorités turques. Au début du 19<sup>e</sup> siècle, les Grecs, appuyés par les grandes puissances de l'époque, chassaient enfin l'occupant de leur territoire. En

cette occasion, le grand poète Solomos contribuait avec ses poèmes enflammés et son chef-d'œuvre, *Les livres assiégés*, à mobiliser les énergies nationales. Comme il s'adressait à l'ensemble du peuple et à des humbles combattants, il avait utilisé tout naturellement la « langue populaire ». De leur côté, certains chefs de guerre d'extraction modeste, tel un Makriyannis, ont laissé de remarquables mémoires, écrits eux aussi en dimotiki. Mais, à peine acquise, l'indépendance nationale devait renforcer les clivages sociaux. Dans le nouvel État grec, le conservatisme de l'Église — qui avait joué un rôle positif durant la longue période d'oppression turque — se révéla en résonance avec celui des classes privilégiées — latifundiaires, bourgeois et autres notables — qui s'étaient emparés du pouvoir. Et ce conservatisme, notamment linguistique, allait déteindre sur l'administration, l'école, les instances judiciaires. Tout l'appareil d'État adoptait la « langue pure ».

Le problème des deux langues prenait dès lors une dimension nouvelle. La katharévoussa maintenait le peuple dans une situation d'infériorité patente. Elle filtrait sévèrement son accès à l'enseignement moyen et supérieur. Elle le rendait dépendant d'intermédiaires « éduqués » face à l'administration et aux tribunaux. Elle favorisait le clientélisme politique. Il va de soi que la presse et même la littérature de l'époque — qui oubliait l'exemple de Solomos — étaient écrites dans la « langue pure ».

Jean Psichari, écrivain grec, qui ne dédaignait pas d'écrire aussi directement en français, tenta, en 1888, avec son roman *Mon voyage* une nouvelle percée littéraire en « langue populaire ». L'œuvre suscita un tollé général et devint, par la suite aussi, un élément de référence dans la querelle des deux langues. La contestation était surtout idéologique, mais il est certain que Psichari — grand bourgeois de par ses origines — pratiquait peu la dimotiki et s'était servi, pour son essai, d'une langue populaire puisée surtout dans le folklore et qui, de par ses excès mêmes, apparaissait comme relativement factice. Ainsi, bien que fort courageuse, son initiative prêtait-elle le flanc à la critique. Même si elle devait influencer de grands poètes et écrivains de la fin du siècle, tel un Palamas ou un Politis, ceux-ci se gardèrent bien d'épouser les positions radicales de Psichari.

Bientôt la « question de la langue » sera annexée par la politique. Les partis de gauche avancèrent avec force, parmi leurs revendications à caractère social, l'introduction de la dimotiki à l'école et dans l'administration. Ils utilisaient aussi, résolument, la langue populaire dans leurs journaux et leurs publications. La querelle s'envenima au point qu'à partir des années 20 un défenseur intransigeant de la dimotiki était aussitôt accusé d'extrémisme politique.

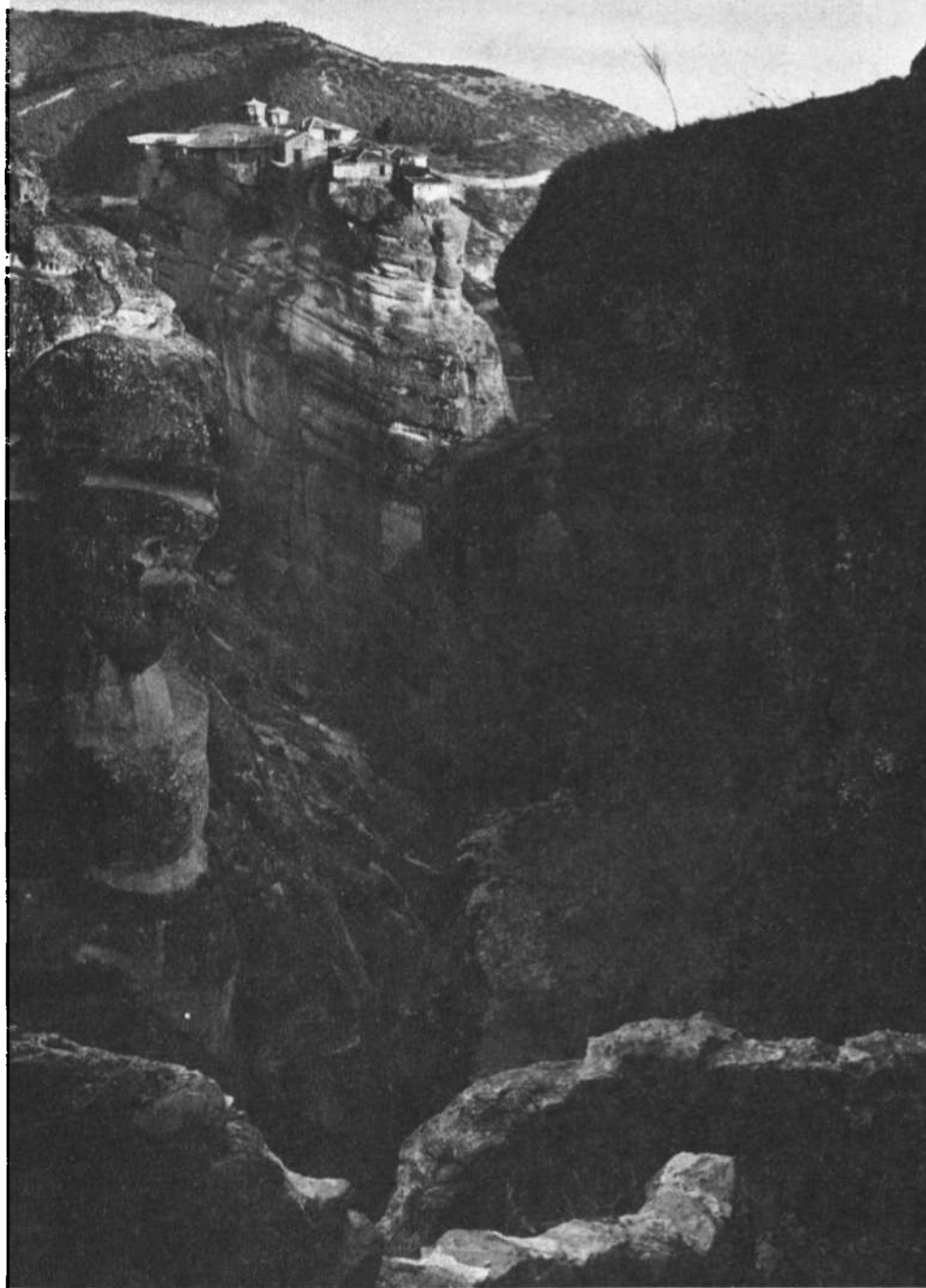


Peu à peu cependant, les tenants les plus avisés du conservatisme social se rendirent compte que, dans un monde qui changeait de plus en plus rapidement, la katharévoussa risquait de les couper par trop du peuple, et de limiter leurs capacités de le manipuler. On vit ainsi le Général Métaxas, l'homme qui instaura en Grèce, en 1936, un régime de triste mémoire calqué sur le nazisme, se convertir à la dimotiki. Et il est assez significatif qu'en 1976 ce fût un gouvernement plutôt conservateur qui introduisit, par décret, la langue populaire à l'école.

Mais les problèmes demeurent. On s'est aperçu, à l'usage, que la dimotiki de l'école est une langue incertaine et parfois entachée de trivialités ; et que seules des greffes plus ou moins réussies de katharévoussa pourraient la rendre apte à un enseignement des sciences et de la technologie. Aussi, des voix s'élèvent-elles aujourd'hui à la fois contre le « sectarisme » des défenseurs de la dimotiki et contre les incorrigibles élitistes de la katharévoussa. En fait, on ne peut pas « forcer » une langue à coups de décrets. Elle est, si l'on peut dire, une « chose organique » ; elle se modifie à son rythme ; elle se « nourrit » selon ses besoins, en prenant son bien là où elle le trouve. Langue vivante, la « langue populaire » a la chance de pouvoir puiser dans une langue « attique » qui, bien que sclérosée

*Une élite lettrée a défendu la katharévoussa, la langue grecque d'église, proche de celle de Platon. Mais le peuple, lui, parle la dimotiki, la langue populaire vivante. Ci-dessous, des paysannes grecques travaillent la farine.*

Photo Takonis © Magnum, Paris



*Après la chute de Constantinople (1453), quatre siècles d'occupation ottomane entraînent en Grèce la régression et l'obscurantisme. Jamais résignés, les Grecs témoignèrent de leur conscience nationale à travers d'innombrables sursauts et révoltes. La Guerre d'indépendance (1821-1828) leur permit finalement de retrouver la liberté. Or, l'épine dorsale de leur conscience nationale a été la langue, en grande partie préservée par l'Eglise. Ci-dessus, l'un des monastères perchés sur les rochers des Météores.*

Photo David Seymour © Magnum, Paris



## LANGUES, PEUPLES, NATIONS

et pédante sous sa forme actuelle, n'a pas moins enjambé les siècles et a déjà prêté maintes notions et maints termes aux sciences et aux technologies de l'Occident. L'évolution se fait en douceur. Les grands poètes grecs modernes ont été les premiers à procéder déjà, d'instinct, à cet enrichissement par osmose. D'abord un Séfiris et un Elitis, couronnés par le prix Nobel (en 1963 et en 1979). Mais aussi un Kavafis, un Sikélianos, un Ritsos qui — à l'instar d'autres grands poètes de petits pays — sans être distingués par le prix Nobel, n'en ont pas moins conquis une audience internationale. Ils ont utilisé toutes les ressources expressives et la souplesse d'une langue populaire irriguée de sève ; mais ils ont fait aussi auprès de la langue pure des emprunts savamment dosés.

Il paraît aujourd'hui possible d'affirmer que non seulement la littérature, mais aussi l'école, voire l'administration, assimilent peu à peu les leçons dispensées par les poètes. Quand, dans un avenir peut-être pas très éloigné, cette évolution arrivera à son terme, il n'y aura plus en Grèce deux langues. Le peuple — enfin majeur, enfin instruit — ne parlera plus, ne lira plus qu'une seule langue : le grec moderne. ■

**MIRON, Gaston**

## Le bilingue malgré lui

Des souvenirs pêle-mêle me viennent, qui ont agi pendant vingt ans comme phénomènes sur ma sensibilité et ma conscience. Dès que j'ai pu me rendre compte du monde extérieur, je trempais dans un environnement linguistique à prépondérance anglaise et bilingue, le français étant réservé à l'usage domestique. Ce chevauchement des deux langues, plus exactement d'une langue sur l'autre, finissait par composer une trame indifférenciée, les mots allaient par couple et ces paires de signes me saisissaient comme un seul signal. Door/porte, pull/tirer, pont/bridge, meat/viande, lundi/monday, péage/toll, men/hommes, address/adresse, merci/thank you, bienvenue/welcome, etc. Et j'étais cerné par l'affichage, l'annonce, la réclame. Le monde était tel, pensais-je.

Il l'était aussi à Montréal lorsque j'y arrivais en 47, il l'était à l'échelle de la Province. Dans la rue (les rues Principale, Saint-Vincent, Tour-du-Lac), j'entendais parler anglais plus souvent qu'autrement, je voyais des Canadiens français se débattre du mieux qu'ils pouvaient dans cette langue, commerçants, hommes d'entretien, tous déférents.

Certains en étaient fiers, d'autres moins je le sentais. J'entendais déjà de partout ce que j'ai entendu pendant des années au cours de mes résidences et

mes déplacements : « untel, il se débrouille bien en anglais », « regarde untel, il a une bonne djob, il sait l'anglais », « il est instruit, il sait l'anglais » ou sa variante : « il est cultivé, lui, il sait l'anglais », « c'est un parfait bilingue », etc.

...Plus tard, à Montréal, j'entendais quelque chose qui va plus loin, à maintes reprises : « moi, je parle tellement bien l'anglais que quand je suis avec des anglais\* ils ne peuvent pas s'apercevoir que je suis Canadien français », ou quelque chose d'équivalent. A vingt-cinq ans, quand j'ai commencé à réfléchir sur ces propos et leur signification, je trouvais anormal que la notion d'ins-

nous ne dérogeions pas à notre langue et à notre foi. Mais il était victime des contradictions issues de sa condition et de sa situation.

Entrepreneur de menuiserie, un fort pourcentage de sa clientèle était anglaise. Or, il se débrouillait avec peine en anglais. Un jour où j'avais été témoin d'une explication pénible entre lui et une riche cliente, il me dit, une fois qu'elle fut partie : « toi au moins, j'te dis que tu vas l'apprendre l'anglais ». Cela marque, à huit ans. Il m'amenait souvent sur les lieux de ses chantiers, nous allions en visite du côté de l'Archambault, de Saint-Faustin, de



Affiche A. Walasa. Tous droits réservés

*Affiche bilingue du colloque sur l'enseignement des arts au niveau supérieur qui s'est tenu à Montréal (Canada) du 17 au 20 août 1980.*

truction ou de culture soit assimilée au fait de savoir la langue de l'autre. Mais de se prendre pour un autre, d'avoir honte de soi, m'apparaissait comme le boutte de la marde.

Dans ma parenté, plus que dans ma famille, l'anglais jouissait d'une « opinion avantageuse ». Et pourtant on se scandalisait qu'un de mes oncles ait viré de bord et soit passé à l'anglais ; de mes deux cousins, un seul sait encore un peu de français. Mon père était un homme de principes et tenait à ce que

la Tapini au bout du monde, partout, et lorsqu'il était question de travail ou de l'avenir des enfants, on aspirait à nous faire apprendre l'anglais et ceux pour qui il était trop tard regrettaient de ne pas l'avoir appris comme pour nous inciter à le faire. Décidément cette langue était la *first one*. ■

(Extrait de la revue *Maintenant*, Montréal, n° 134, mars 1974)

\*Canadiens anglais (N.D.L.R.)

## Québec : la vie en français

Pendant deux siècles après la conquête, l'anglais fut la langue du pouvoir économique. Le « choc des langues » qui a résulté de cette situation témoigne de la lutte d'un peuple contre l'assimilation. Coupée de ses racines françaises, la langue québécoise devra évoluer en marge du français international et affirmer sa spécificité. La poussée industrielle du début du 20<sup>e</sup> siècle menace d'anglicisation la main-d'œuvre bon marché. En 1902, on crée la Société du parler français au Canada qui se donne pour but l'étude, le perfectionnement et la protection du français canadien. Malgré tout, jusqu'en 1960, la question de la langue semble se limiter aux querelles littéraires et à la rhétorique nationaliste...

La querelle sur le joul, langue parlée populaire, alimente plusieurs polémiques. Personne ne s'entend pour définir exactement le joul : couvre-t-il tout le lexique québécois ou correspond-il uniquement à un langage montréalais troué d'anglicismes ? S'agit-il d'une langue nouvelle, d'un patois ou d'un niveau de langue ? Linguistes et essayistes multiplient les prises de position. Le débat s'élargit, la question linguistique n'étant qu'un élément d'un problème social plus profond.

Au point de vue linguistique, les particularités de la langue québécoise ne sont ni lexicales, ni syntaxiques, ni morphologiques, mais plutôt phonétiques. Le vocabulaire, sauf un certain nombre d'anglicismes variable suivant les régions, est surtout caractérisé par des archaïsmes d'origine rurale encore localisables dans quelques provinces de France. A cela s'ajoute la nécessité de nommer ces nouvelles réalités que sont les bancs de neige, la poudrerie, l'érablière, l'original... La syntaxe emprunte parfois à l'anglais ou à l'américain certaines tournures, sans pour autant s'écarter de la phrase française. Trouée d'abréviations, la morphologie est

souvent elliptique, parfois heurtée, syncopée.

L'accent québécois, comme l'accent marseillais ou belge, est par contre immédiatement détectable. Il s'agit d'un ton et d'un rythme qui, joints à des phénomènes comme la nasalisation, la diphtongaison, le déplacement de l'accent tonique, obligent l'étranger à une relative période d'adaptation. Une fois l'oreille rompue à ces particularités, on se rend compte que le parler québécois n'est ni un dialecte, ni un patois, ni, encore moins, une langue autonome, distincte du français.

Dans le domaine littéraire, l'incidence du joul est manifeste. Longtemps les Québécois se sont demandés s'ils possédaient une littérature distincte de la littérature française. Les écrivains oscillaient entre l'universalisme (beauté du français international) et le régionalisme (exotisme et pittoresque). Ils constataient le hiatus qui existait alors entre langue parlée et langue écrite au Québec...

Ce débat était nécessaire pour vider l'abcès d'une langue en souffrance. Les Québécois peuvent maintenant tenter de définir une langue française spécifique à un peuple nord-américain. Non pas une langue nouvelle, mais une langue différente qui se développe dans le contexte où elle évolue.

La langue, expression culturelle et politique, demeure un problème discuté. La somme de répertoires et de dictionnaires essayant de cerner sa spécificité, la multiplicité des jugements, les enquêtes en vue de mieux situer sa représentativité témoignent d'un questionnement permanent. Deux commissions importantes ont été mises sur pied : la Commission royale d'enquête sur le bilinguisme et le biculturalisme (1963-1970), qui institutionnalise deux langues officielles au Canada, et la Commission d'enquête sur la situation de la langue française et les droits linguistiques au Québec (1968-1972) qui ouvre de nouvelles perspectives par ses études multidisciplinaires.

Des organismes officiels sont fondés : l'Office de la langue française, à

partir de 1961, est chargé de veiller à la correction et à l'enrichissement de la langue parlée et écrite et joue un rôle déterminant en matière de terminologie... La *Charte de la langue française*, adoptée en 1977,... représente l'aboutissement de longs débats. Elle régit les droits des citoyens, le monde du travail, de la consommation, de l'enseignement, et fait du français la langue de l'État et de la loi.

(extrait du *Guide culturel du Québec*, sous la direction de Lise Gauvin et Laurent Mailhot, Montréal, Boréal Express, 1982.)

## PATTANAYAK, Debiprasanna Inde, pays plurilingue

D'après le recensement de 1961, on parle en Inde 1 652 idiomes : ce sont autant de témoins des diverses identités culturelles, mais qui ne sont pas tous des langues. Pour celles-ci les estimations varient entre 400 et 700 selon les critères. Quoi qu'il en soit, la Constitution indienne énumère treize grandes langues modernes, outre le sanscrit et l'anglais, lequel sert de seconde langue officielle.

Ces treize langues ont toutes une histoire au moins millénaire, les plus anciennes étant évidemment le sanscrit et le tamoul. Chacune d'elles est la langue dominante d'un État, sauf le sindhi, l'ourdou, le sanscrit et l'hindi : le sindhi est répandu dans diverses régions ; l'ourdou, langue officielle des États de Jammu-et-Cachemire, est parlé aussi dans presque tout le pays ; l'hindi, langue maternelle et langue de culture dans six États et Territoires est aussi la seconde langue la plus fréquemment employée dans les autres. Quant au sanscrit, il a profondément influencé toutes les langues indiennes, même celles qu'il n'a pas engendrées. Cependant, pour ajouter à la complexité du tableau, toutes ces langues ont des dialectes et des sous-dialectes.

Quatre grandes familles linguistiques se partagent les parlars de l'Inde : indo-européenne, dravidienne, austroasiatique (groupe des langues austro-asiatiques et austronésiennes) et sino-tibétaine, encore que beaucoup d'idiomes ne soient pas encore classés et que certains linguistes croient distinguer une cinquième famille. Mais l'influence du sanscrit et le métissage culturel qui se poursuit depuis trois mille ans ont fait de l'Inde une zone linguistique, socio-linguistique, sémantique, très unifiée en dépit des apparences.

Pour écrire ses langues, l'Inde dispose de huit alphabets principaux, et d'un grand nombre d'autres de moindre importance. Mais, quelles que soient les

*Les Pygmées Aka vivent dans les forêts de la République centrafricaine et du Congo. Ils parlent une langue bantoue, l'aka, différente de toutes les autres langues parlées par les non Pygmées de cette région d'Afrique. A droite, page de couverture du premier fascicule du Dictionnaire ethnographique aka-français (1981), deuxième volume de l'Encyclopédie des Pygmées Aka — Techniques et langage des chasseurs-cueilleurs de la forêt centrafricaine, qui est prévue en quatre livres et publiée par la Société d'études linguistiques et anthropologiques de France.*

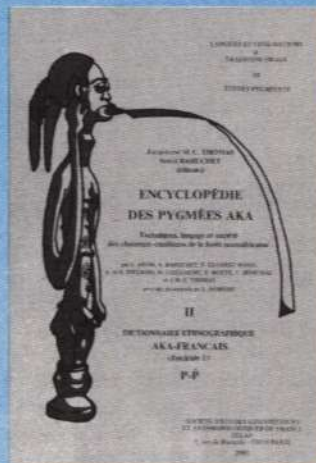


Photo © SELAF, Paris



## LANGUES, PEUPLES, NATIONS

familles linguistiques, toutes ces écritures (à l'exception naturellement des alphabets latin et arabe) dérivent de celle employée à l'origine pour le sanscrit et ont l'avantage d'être parmi les plus phonétiques du monde. Au demeurant, le sanscrit a pu être écrit de diverses manières dans différentes régions, ce qui explique dans une certaine mesure l'influence qu'il a exercée sur les langues non indo-européennes de l'Inde. Aujourd'hui — enthousiasme ou sectarisme — il arrive qu'à la faveur des campagnes d'alphabétisation, on propose de créer de nouveaux alphabets ou d'utiliser des systèmes récemment découverts. Toutefois, les populations dont les langues étaient jusqu'à présent non écrites ont généralement tendance à adopter le système de la langue dominante dans la région où elles se trouvent. S'il est vrai que certains idiomes comme le santhali et le konkani s'écrivent dans quatre ou cinq alphabets, un très grand nombre utilisent l'écriture devanagari qui est la plus répandue.

Si l'on regarde de près la situation démographique de l'Inde, on constate que le pays, dans son ensemble et même dans chacune de ses parties, est multilingue. Mais on discerne tout de suite trois profils distincts : dans certains États, la langue dominante est parlée par 85 à 95 % de la population ; dans d'autres par 45 à 65 % ; un troisième groupe est formé des États et Territoires dans lesquels aucune langue n'est parlée par plus de 20 % des habitants. Dès lors, on conçoit la variété des problèmes d'éducation et de culture.

Les minorités appelées « tribus » en Inde constituent 7 % de la population globale. Bien souvent leurs langues se sont perdues, noyées dans les idiomes dominants ; il en subsiste pourtant un grand nombre. Elles ne sont jamais majoritaires, sauf dans le nord-est où la multiplicité des petits groupes ethnolinguistiques n'assure d'ailleurs aucune cohésion entre elles. Le résultat est que plusieurs de ces régions ont adopté l'anglais comme langue de leurs États.

La langue officielle de la République est l'hindi, l'anglais lui étant associé. Mais l'hindi n'a pu résoudre la contradiction interne entre langue et dialectes ni la contradiction externe qui naît de la juxtaposition de l'hindi et de l'anglais d'une part, de l'hindi et des langues régionales d'autre part. Malgré tous les efforts de promotion, l'hindi n'a pas pour le peuple le prestige de l'autorité ni même celui de la commodité. Néanmoins c'est bien, en fait, la *lingua franca* de l'Inde.

L'anglais est parlé par 2 % de la population à peu près, faible pourcentage, mais qui représente un nombre d'utilisateurs plus élevé que celui de tous les habitants de l'Australie. Un petit groupe d'Anglo-Indiens est de langue maternelle anglaise : la constitution lui assure une protection spéciale. Mais en outre, l'anglais demeure la langue de la science et du commerce : c'est surtout la clef des emplois qui mènent à la considération et

à la fortune. L'éducation anglaise a créé à la fois une élite et un gouffre entre l'élite et les masses. Qu'il s'agisse de l'enseignement, de l'administration ou de la communication, l'anglais domine. On réclame de plus en plus des réformes qui feraient pencher la balance en faveur des langues régionales en plein essor, de sorte que l'anglais se trouve confronté aussi aux diverses langues de l'Inde et qu'il en résulte un conflit d'intérêts fort artificiel.

L'Inde est l'un des rares pays qui, de par la constitution, garantit à tous l'enseignement primaire dans la langue maternelle. Mais cette règle brille surtout par ses exceptions : les écoles n'emploient

obligatoires : celle de l'État, outre les deux officielles, l'hindi et l'anglais. D'ailleurs, toute personne dont la langue maternelle n'est pas une de ces trois-là et qui veut poursuivre ses études doit apprendre quatre ou cinq langues ; il en est de même si l'on doit étudier des langues classiques comme le sanscrit ou l'arabe.

Parmi ceux qui vont dans le sens de la culture monolingue dominante, beaucoup considèrent le multilinguisme comme un poids mort et n'hésitent pas à en faire une maladie du sous-développement. Pourtant dans les pays industrialisés où le monolingue s'est



Photo © Institut de civilisation indienne, Paris

*A l'origine, le Ramayana, l'un des grands poèmes épiques de l'Inde, a été écrit en sanscrit, vers 300 avant J.-C., par le poète Valmiki. Ci-dessus, un extrait de sa version en hindi, connue sous le nom de Ramcaritmanas (Le Lac sacré des actes de Rama), écrite au 16<sup>e</sup> siècle par le poète Tulsidas et considérée comme le chef-d'œuvre de la littérature médiévale hindi.*

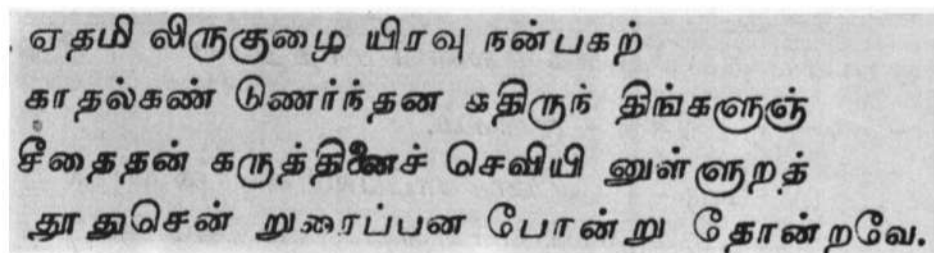


Photo © L'École française d'Extrême-Orient, Paris

*Cet extrait de la version en tamoul du Ramayana, écrite au 12<sup>e</sup> siècle par le poète indien Kampan et connue sous le nom d'Iramavataram (L'incarnation de Rama) évoque l'amour de Rama pour Sita, sa future épouse.*

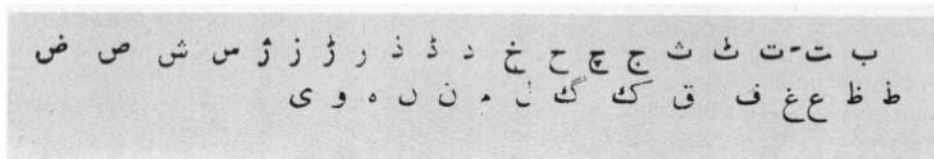


Photo tous droits réservés

*L'ourdou qui appartient au groupe indien des langues indo-européennes, est parlé par environ 26 millions d'habitants de l'Inde et du Pakistan. Structurellement et historiquement, l'ourdou et le hindi parlés viennent d'une base commune, mais les formes littéraires de ces deux langues ont divergé sous l'influence du sanscrit, pour le hindi, et du perse et de l'arabe pour l'ourdou. Ce dernier s'écrit de droite à gauche. L'alphabet, ci-dessus, est en caractères arabes avec un certain nombre d'ajouts perses et des lettres supplémentaires pour indiquer les sons propres à l'ourdou.*

en tout que 58 langues. La structure même du système scolaire fait que de la base au sommet on abandonne de plus en plus de langues, ce qui va à l'encontre du multilinguisme fondamental.

La politique du gouvernement — la « formule des trois langues » comme on l'appelle — résulte d'un consensus de nature toute pragmatique. C'est une stratégie plutôt qu'un objectif. Il est toujours possible d'aller au-delà des trois langues

imposé, la volonté systématique d'anéantir les langues minoritaires n'a pas seulement abouti à un appauvrissement culturel : elle a provoqué la révolte des groupes opprimés.

L'esprit occidental, retranché dans une logique linéaire et binaire, perçoit toutes sortes de conflits entre anglais et hindi, anglais et autres langues indiennes, hindi et ourdou, hindi et langues régionales, langues dominantes et langues minoritaires.



res. Les intellectuels indiens formés aux méthodes occidentales voient les choses de la même façon. C'est une conception parfaitement opposée à la logique indienne qui tend à embrasser les contraires et donne un rôle spécifique à chacun des éléments d'un système pluriculturel. Pour l'homme de la rue, il n'y a aucune contradiction logique à parler une langue chez soi, une autre dehors, une langue pour communiquer avec l'Etat voisin, une autre pour l'ensemble de la République, et encore une langue ou deux pour la communication internationale. Voilà une des raisons de l'aliénation croissante qui sépare les masses d'une élite coupée de ses racines.

Le multilinguisme résiste au pouvoir des médias, de la même façon que la petite propriété rurale s'oppose au gigantisme de la technologie agricole. Le refus du multilinguisme dans l'éducation va de pair avec la crainte de partager le pouvoir et les ressources économiques avec le peuple. La multiplicité des langues met en relief la multiplicité des groupes qui les parlent et, en conséquence, exige de la planification plus de souplesse, plus de sensibilité. Ainsi devient-elle un rempart de la démocratie, et c'est bien pourquoi tant de gens la considèrent comme un fâcheux obstacle au centralisme étatique.

Il faut souhaiter la réussite de l'expérience indienne si l'on veut édifier un ordre international sur les principes de la compréhension et du respect mutuels. Comme dans d'autres pays du tiers-monde, la diversité des langues et des cultures est constamment menacée en Inde par tous ceux qui, en théorie et en pratique, cherchent à imposer leur idéal d'uniformité. Alors même que la République demeure plurilingue, on voit que des pressions s'exercent plus ou moins subtilement pour faire des États des zones monolingues. Ces tentatives sont vouées à l'échec. Le pluralisme linguistique et culturel nourrit la diversité des courants de pensée et des stratégies du développement. Il y a là un défi que l'intelligence humaine doit obligatoirement affronter. Sinon, ce n'est pas seulement à l'Inde ni le tiers-monde, c'est toute l'humanité qui s'expose à de terribles désordres. ■

**S**ANGHI, Vladimir

## Histoire d'un alphabet

C'était le second printemps de la guerre, dans l'ancien village nivkh de Tchaïvo. Le vieux Mamzin, le doyen de notre tribu nivkhe qui s'éteignait, redoutant de s'en aller sans crier gare dans le Mly-vo, le séjour des défunts, décida de m'initier, moi un bêta de sept ans, à l'affaire des hommes, des vrais: la chasse en mer. Mais avant d'être reconnu apte à monter dans l'embarca-

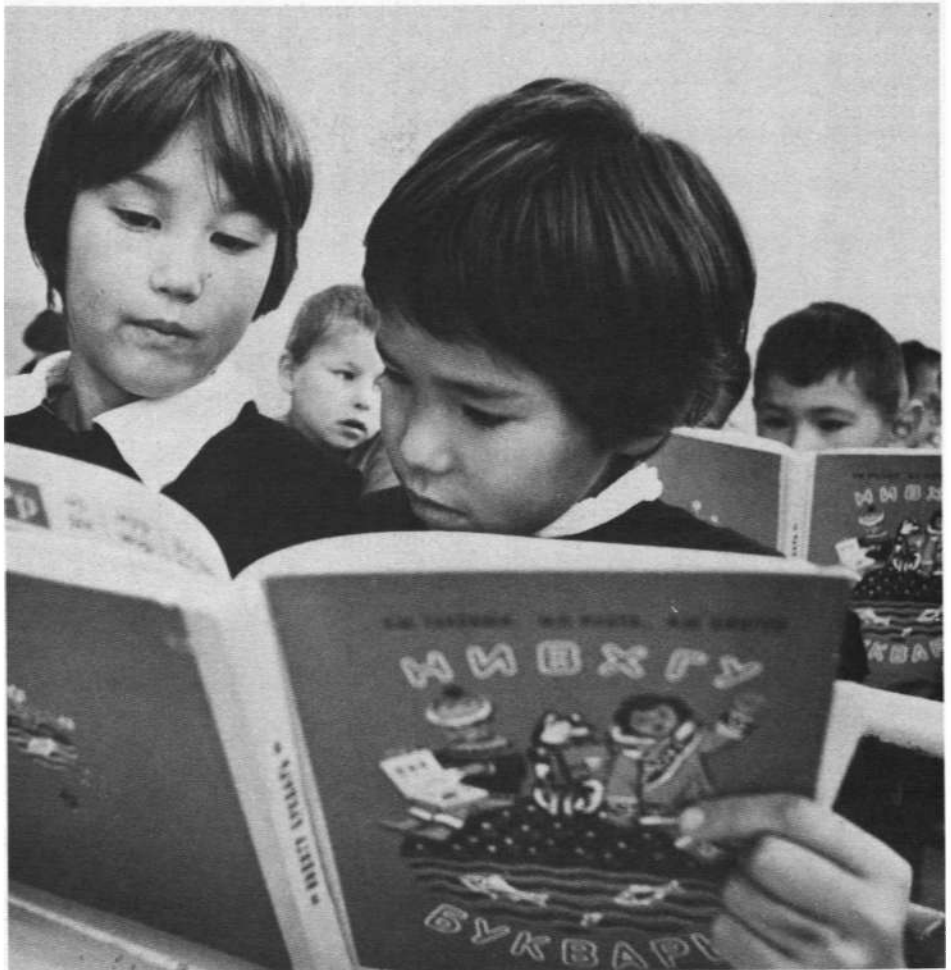


Photo Anatoly Shliakov © Photokhronika Tass, Moscou

*Des enfants nivkhs étudient un livre de lecture écrit dans leur langue. Le nivkh est une langue parlée par environ 4 000 habitants établis dans l'île de Sakhaline et le long de l'estuaire du fleuve Amour. Le premier abécédaire nivkh, utilisant un alphabet cyrillique modifié, a été publié, en 1981, par l'écrivain Vladimir Sanghi, lui-même d'origine nivkhe, et par Galina Otaina.*

tion des rudes et graves trappeurs, je dus participer plus d'une fois à la cérémonie de la nourriture des yzgn, les esprits des lieux où l'on devait chasser.

Le vieux sortait d'un sac de toile une pincée de thé, une pincée de tabac, des oignons séchés de lys martagon, un petit morceau de sucre et, s'adressant au mystérieux yzgn, il disait: «Voilà! Nous sommes venus te voir. Nous sommes pauvres et nous n'avons rien.» J'écoutais le vieillard d'une oreille sans pouvoir détacher les yeux de sa paume et j'avalais ma salive: cela faisait longtemps que chez nous il n'y avait plus de sucre sur la table. Pendant ce temps-là, le vieux Mamzin continuait: «On t'en aurait bien donné plus, mais il n'y en a pas. Aie pitié de nous. Fais que tout aille bien pour nous. Soit!», et d'un geste ample il balançait les offrandes sous un épais buisson d'aulne noueux ou de cèdre ras.

Par les rares jours de soleil, quand les vents et les courants poussaient les glaces vers le rivage, les vieux partaient en mer sur des embarcations creusées dans

du peuplier. Moi, sur la rive, je m'efforçais de rester tranquille, sans courir, sans faire le gamin, sinon le Maître de la mer penserait que mes gambades étaient le signe d'une vie trop facile et n'accorderait pas de proie aux chasseurs!

Le soir, après un vrai festin, un bon feu rassurant brûlait en craquant et les anciens racontaient les merveilleux mythes et légendes des Nivkhs. Et moi qui avais la chance de les entendre, je rêvais au temps où je saurais écrire pour noter le texte de ces récits et en faire profiter des centaines et des milliers d'autres enfants...

Les Nivkhs, autrefois, possédaient leur propre écriture. Mais par la suite ils la perdirent. Le coupable, dit-on, fut un Nivkh auquel on avait confié la garde des signes écrits. L'homme ne sut pas veiller convenablement sur la charte, elle reçut la pluie. Quand le beau temps revint, le Nivkh étala les feuillets au soleil. Mais le vent se leva, s'empara des feuillets porteurs de





classiques de la littérature russe, soviétique et mondiale. Sont notamment en préparation, dans ma traduction en nivkh, les contes de Pouchkine et d'Andersen ainsi que les récits pour les enfants de Léon Tolstoï.

L'existence d'une écriture nivkhe ouvre à mon peuple les fabuleux trésors d'une création populaire et orale séculaire, et lui donne accès à la culture mondiale. Il m'est arrivé plus d'une fois d'entendre dire que la langue d'un peuple tout récemment sorti d'un état patriarcal ne saurait traduire les émotions de nos contemporains, la complexité de leur vision du monde et de la société. Je pense qu'il n'en est rien: n'importe quelle langue permet à un véritable écrivain de décrire la vie actuelle de son peuple et cela dans toute sa complexité.

La création d'une langue nivkhe écrite a eu, entre autres, une conséquence remarquable: nombreux sont désormais les Nivkhs doués qui se tournent vers la création littéraire. Les jeunes Nivkhs sont également attirés par les études littéraires et plusieurs d'entre eux sont à l'heure actuelle étudiants du troisième cycle («aspirantura») dans les établissements d'enseignement supérieur de Leningrad et de Moscou. Bientôt des Nivkhs, docteurs ès lettres, vont occuper les chaires des instituts pédagogiques de Leningrad et de Ioujno-Sakhalinsk. L'enseignement du nivkh est introduit aussi dans les collèges pédagogiques.

Après les Nivkhs (4 400 personnes), les Saami (1 900), les Koriaks (7 500), les Dolgans (4 900) ont commencé à élaborer leur écriture et déjà fait paraître leurs premiers abécédaires. Les Evènes (12 000) et les Mansi (7 700) perfectionnent la leur.

Le monde contemporain n'est pas en droit de négliger quelque langue que ce soit, à quelque peuple qu'elle appartienne et quel que soit le niveau de son développement. L'abandon et la disparition d'une langue qui n'a pas d'écriture est une perte pour toute la culture de l'humanité.

Tchinguiz Aïmatov a raison: chacun doit avoir son «point de jonction à la terre». Et la patrie, c'est la culture spirituelle de tous nos peuples frères, mais elle commence avec ta yourte ou ta yaranga\*, ton aoul\*, la rivière de ton enfance. Là se forme la personnalité d'un homme. Lorsque le Kirghiz Aïmatov a écrit son récit «Chien pie courant au bord de l'eau», je crois que s'il a si bien compris et senti de l'intérieur cette histoire nivkhe, c'est parce qu'Aïmatov, l'homme qui pense à l'échelle de la planète, reste toujours dans l'âme attaché à son kichlak\* natal de Cheker, au bord de l'impétueuse Kourkoureou. ■

\*yaranga: genre de yourte des régions nord-est de Sibérie.

\*aoul: village du Caucase ou d'Asie centrale.

\*kichlak: village d'Asie centrale.

## Tell me fi its really what yuh feel

tell mi  
fi yuh really want fi hear  
how dem want  
fi play pon wi fear  
an if wi don't kick up a fuss  
dem a guh reduce  
us  
to atmospheric dust  
or  
tell mi  
fi yuh really want fi si  
de dutty guh remain  
slippery  
while dem trick wi  
with lies and secrecy  
fi run wi thru a sieve  
fi mek wi remain  
conservitive  
suh dat can exploit wi  
or  
tell mi  
fi its really what yuh feel  
when ah tell yuh  
ah have dis new need  
dat grip wi  
with such intensity  
dat it bound fi peel  
off bureaucracy  
tell mi  
if it's really what yuh feel  
for it ah bust up  
innsa mi ead  
how dem ah manufacture de lead  
fi come profit off a dead  
suh disrepect wi anger  
dat want fi bust up  
ah reactor  
fi get wi release  
an mek wi realize wi peace  
tell mi  
it's really what yuh feel

Michael Smith

## Dis-moi si c'est vraiment ce que tu penses

dis-moi  
si tu veux vraiment entendre  
comment ils veulent  
jouer sur notre peur  
et comment si nous ne faisons  
[pas du raffut  
ils vont nous réduire  
en poussière atmosphérique  
ou  
dis-moi si tu veux vraiment  
[voir  
le sale type tricher toujours  
pendant qu'ils nous dupent  
à coups de mensonges et de  
[secrets  
pour nous passer tous au même  
[filtre  
pour que nous restions  
des conservateurs  
bons à être exploités  
ou  
dis-moi  
si c'est vraiment ce que tu  
[penses  
quand je te dis  
que me prend cette nouvelle  
[envie  
qui nous tenaille  
si intensément  
qu'elle finira par avoir la peau  
de la bureaucratie  
dis-moi  
si c'est vraiment ce que tu  
[penses  
car j'ai la tête  
qui éclate  
quand je dis qu'ils font des  
[bombes  
pour se faire de l'argent sur le  
[dos des morts  
tant d'irrespect nous met tant  
[en colère  
que je veux faire éclater  
un réacteur  
pour que nous soyons libérés  
et que règne notre paix  
dis-moi  
que c'est vraiment ce que tu  
[penses

Michael Smith



## Bijoux cailloux genoux

*Fidèle à l'instruction reçue dans ta jeunesse  
Tu vas grandir plein d'une juste ambition et d'une  
[noble sagesse  
Mais de mon temps à l'école avec les trucs qu'on  
[t'apprenait  
Comme à un idiot, tu pouvais devenir un crétin parfait*

*Les poèmes et les leçons qu'on nous envoyait  
[d'Angleterre  
M'impressionnaient, on voulait faire de nous des  
[clowns  
Les bandes dessinées étaient plus sensées, c'était du  
[roman mais sans chiqué  
Cutridge\* voulait que nous restions des ignorants*

*Ce Cutridge il était bien plus fort que tous ces savants  
Je n'arrive pas à croire qu'un seul bonhomme puisse  
[écrire tant de bêtises  
Les avions n'étaient pas si bons que ça  
Les savants sont allés plus loin avec leurs ballons  
Mais avec Cutridge les lapins volent*

*Avec Cutridge, Tom, Tom le fils du joueur de flûte  
A volé un cochon et s'est sauvé  
Il était une fois une femme qui vivait dans un soulier  
Elle avait tant d'enfants qu'elle ne savait quoi leur  
[donner  
Hickery, dickery, dock, dame souris sur la pendule  
[trotte  
Le lion et le rat, une femme mène paître sa vache sur le  
[toit*

*Bijoux cailloux genoux  
Il était une fois dans la ville de Foix*

*Comment je suis parvenu à apprendre quelque chose,  
[les gars, je me le demande  
Pour tout bagage on m'a donné Frère Lapin et  
[Rumpelstiltskin  
Ah pour que je ne relève pas la tête ils ont fait tout ce  
[qu'ils ont pu, mais en vain  
J'étais borné, vous comprenez, je n'ai jamais pu  
[apprendre à lire*

*Bijoux cailloux genoux*

**Mighty Sparrow**



Marché dans la région de North Clarendon, à la Jamaïque.

Photo FAO, Rome

\* Auteur d'un livre de lecture anglais pour les enfants. Plusieurs formules, qui viennent de *Nursery Rhymes* très connues (genre typiquement anglais situé entre la comptine et la chanson d'enfant), ont été ici librement adaptées.

**V**ALLVERDÚ, Francesc

## La mosaïque linguistique de l'Espagne

Dans l'État espagnol, le plurilinguisme est reconnu par la Constitution. Actuellement, il existe quatre langues officielles : le *castillan* ou espagnol qui est la langue officielle pour toute l'Espagne ; le *catalan*, langue parlée en Catalogne, dans le Pays de Valence (le Levant) et aux Iles Baléares ; le *galicien*, langue de la Galice ; et enfin le basque ou *euskera*, langue parlée dans les Provinces basques et en Navarre. Au total on compte 22 millions d'Espagnols vivant dans des régions où il n'y a qu'une langue officielle (le castillan) et presque 16 millions vivant sur des territoires où il existe deux langues officielles (voir tableau p.26).



Photo Yan © Rapho, Paris

*La langue de la Castille, le castillan ou espagnol, est la langue officielle de toute l'Espagne. C'est aussi une langue de communication internationale qu'on parle dans divers continents et, en particulier, en Amérique latine. En Espagne, trois autres langues sont officielles dans leurs communautés respectives : le catalan, le basque ou euskera, et le galicien. Ci-dessus, à Séville, pendant la Semaine Sainte.*

Le *castillan* est connu par tous les citoyens espagnols en tant que langue officielle de l'État selon le Décret de la loi. Il fait donc partie de l'enseignement obligatoire dans tous les établissements scolaires d'Espagne du premier et second cycles et il est la langue presque exclusive de toutes les branches de l'Administration publique. Par ailleurs, les grands moyens de communication (presse, radio, télévision) diffusés dans tout le pays se servent exclusivement du castillan à l'exception

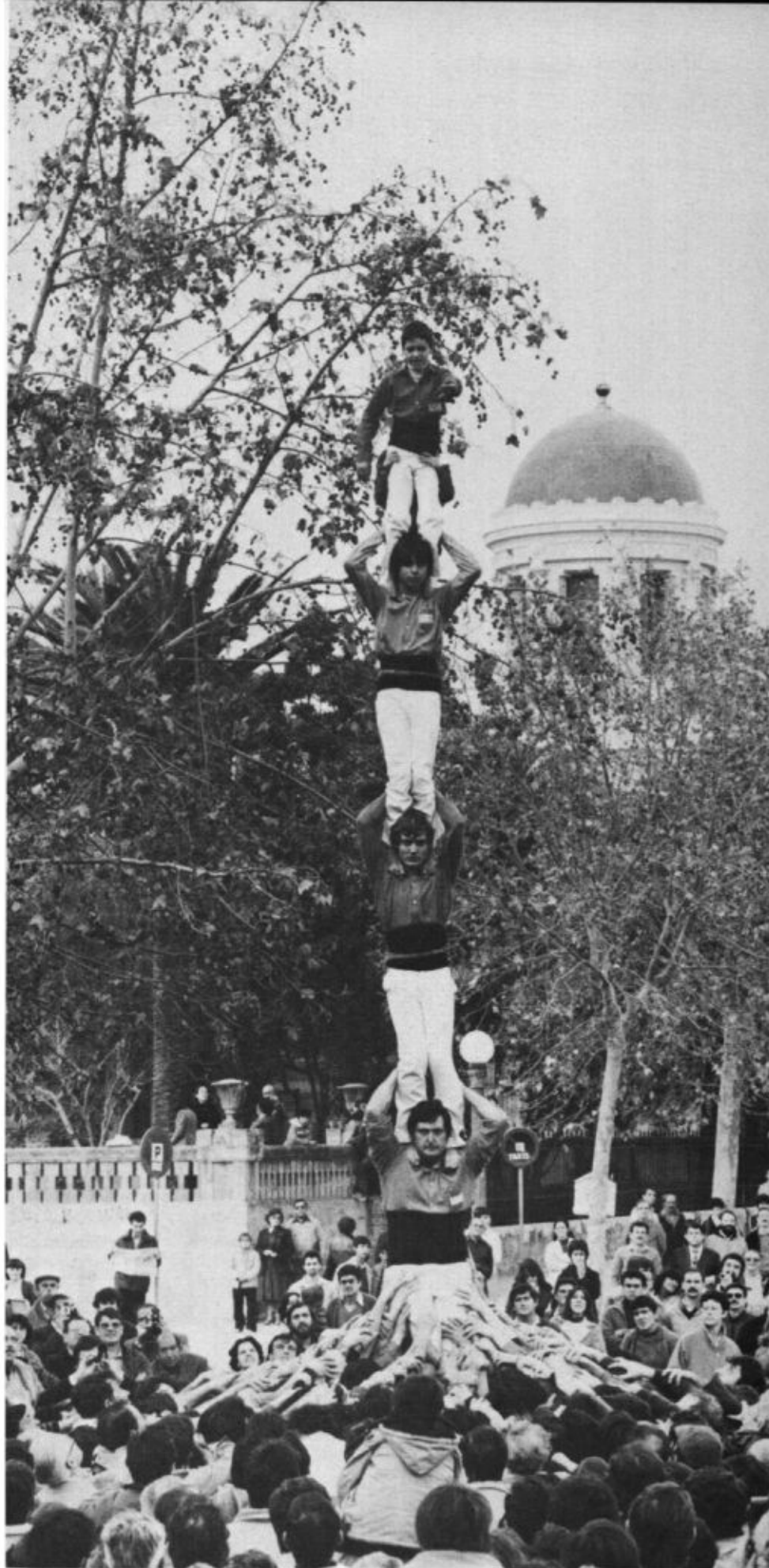


Photo J. M. Charles © Rapho, Paris

*Le catalan est l'une des trois langues minoritaires qui coexistent en Espagne avec le castillan. Comme celui-ci et comme le galicien, il dérive du latin. Le catalan est parlé par plus de six millions d'Espagnols dans les communautés autonomes de la Catalogne, de Valence (valencien) et de Majorque (majorquin). Sur la photo : acrobatie à Vilanova, près de Barcelone.*



## LANGUES, PEUPLES, NATIONS

d'un journal de Barcelone publié en catalan et de quelques programmes locaux de radio et de télévision qui diffusent en catalan, basque ou galicien. En fin de compte, le castillan est la langue véhiculaire de citoyens espagnols appartenant aux divers groupes linguistiques.

Le castillan, à l'image d'autres langues européennes, est de plus en plus victime de la pénétration de l'anglais, surtout dans ce que l'on nomme la « culture de masses ». Mais sa survivance est assurée non seulement par le fait qu'il est la langue générale ainsi que la langue la plus présente dans la vie publique, mais aussi par son caractère international puisqu'il est parlé dans presque toute l'Amérique latine. La présence de ce vaste marché favorise sa compétitivité économique tant sur le plan de la publication de livres ou de revues que sur celui de la production de films, de programmes radiophoniques ou télévisés, de disques, etc., par rapport aux langues minoritaires dont les efforts dans ce domaine sont nettement plus coûteux et requièrent davantage la protection des pouvoirs publics. Pour illustrer cette prépondérance, il suffit de rappeler que sur les 29 286 livres publiés en Espagne en 1981, 26 721 l'ont été en langue espagnole, ce qui représente 91 % de la totalité.

Le catalan, comme le castillan, est une langue romane. Elle est principalement parlée sur le territoire espagnol mais aussi dans le sud-est de la France (Pyrénées-Orientales) ainsi que dans la ville d'Alghero (île italienne de la Sardaigne) et dans la Principauté d'Andorre. Le catalan, qui a connu un brillant essor littéraire du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle, a perdu son caractère officiel au 18<sup>e</sup> siècle à la suite de la Guerre de Succession. Les principaux territoires de langue catalane intégrés à l'État espagnol sont au nombre de trois.

La Catalogne, dont le peuple n'a jamais cessé, même aux pires époques de persécution, de parler sa langue. En 1931, à l'instauration de la République, la Catalogne recouvra son autonomie en même temps que l'usage officiel de sa langue et ce, jusqu'en 1939, année au cours de laquelle le général Franco établit un régime centraliste de fer et interdit l'utilisation publique des langues minoritaires. Depuis 1979, la Catalogne bénéficie à nouveau d'un

Statut d'Autonomie qui fait du catalan une langue officielle à côté du castillan. Dans toutes les écoles de Catalogne, les deux langues sont obligatoires, quelle que soit celle utilisée pour l'enseignement. Dans les deuxième et troisième cycles, les deux langues sont employées pour l'enseignement. Ces dernières années, la parution de livres en catalan a nettement progressé : en 1981 on comptait 2 140 titres dans cette langue. En revanche, la situation est loin d'être aussi satisfaisante en ce qui concerne les moyens de communication. Un seul des six quotidiens édités à Barcelone (la capitale) est entièrement rédigé en catalan ; les deux chaînes officielles de télévision émettent la plupart du temps en castillan (26 heures seulement par semaine de programmes en catalan). Quant à la radio, elle ne retransmet que rarement des programmes dans cette langue si l'on excepte certains émetteurs en modulation de fréquence dont les programmes sont entièrement en catalan. Enfin, les films en catalan sont rares, etc. Cette situation ne correspond pas à la réalité socio-linguistique de la Catalogne dans laquelle, en dehors d'un assez grand nombre de personnes de langue espagnole, originaires de diverses régions d'Espagne, la majeure partie de la population (68 %) s'exprime en catalan, cette langue étant comprise en outre par 85 % des habitants.

Le Pays de Valence (ou Levant). C'est dans cette région que le recul de la langue autochtone s'est davantage fait ressentir. Si l'on prend, par exemple, les deux villes les plus importantes, Valence et Alicante, le valencien n'y est parlé que par 40 % à peine de la population, encore que cette langue soit comprise par 80 % des gens. La diversité linguistique du Pays valencien soulève par ailleurs des polémiques entre les partisans du valencien comme langue indépendante du catalan et ceux qui pensent — d'après l'histoire et la linguistique — qu'il s'agit d'une forme régionale de la langue catalane. En général, les défenseurs de la première position (une minorité dont l'influence sociale est néanmoins très marquée), ne voient pas l'intérêt de l'usage public de leur « dialecte » alors que les autres, sans oublier pour autant les caractéristiques dialectales de cette langue, en réclament la pleine normalisation publique. Le Statut d'Autonomie de la

Communauté Valencienne ne reconnaît la double officialité linguistique que pour les régions de la Côte Est (dans celles de l'intérieur on parle castillan).

Les Iles Baléares, où 80 % de la population parle le catalan sous diverses formes dialectales (Majorque, Minorque, Ibiza et Formentera). Le Statut d'autonomie pour les Baléares reconnaît le catalan comme langue de tout l'archipel ainsi que son caractère officiel au même titre que le castillan.

Le galicien. C'est également une langue romane étroitement apparentée au castillan. Elle est parlée au nord-ouest de la péninsule Ibérique. C'est à partir de cette région que le galicien s'est étendu, au Moyen Âge, vers le sud, donnant naissance au portugais. Le nombre de locuteurs galiciens correspond pratiquement au nombre d'habitants de Galice auxquels il faut ajouter près d'un million de Galiciens émigrés. Le Statut d'autonomie de 1981 pour la Galice reconnaît cette langue et lui confère le même caractère officiel qu'au castillan. La résurgence de la langue galicienne se fait de manière inégale selon les régions. Si 48 % seulement des écoliers bénéficiaient en 1981 d'un enseignement du galicien, à l'Université, au contraire, un grand nombre de cours sont faits dans cette langue. Enfin, bien qu'il n'existe aucun journal entièrement rédigé en galicien, plusieurs revues sont éditées dans cette langue. Quant aux livres, en 1981, 201 titres galiciens ont été publiés. Les programmes de radio et de télévision en galicien sont encore assez rares.

L'euskera. Langue aux origines incertaines et sans parenté avec celles qui se parlent en Europe, le basque ou

### Communautés autonomes d'Espagne dans lesquelles existent deux langues officielles (celle de la communauté et le castillan)

Langues	Communautés autonomes	Superficie <sup>4</sup> en km <sup>2</sup>	Habitants <sup>4</sup>
Catalan	Catalogne . . . . .	31 932	6 000 000
	Pays valencien <sup>2</sup> . . . . .	23 260	3 700 000
	Iles Baléares . . . . .	4 942	700 000
Galicien	Galice . . . . .	29 422	2 800 000
Euskera <sup>1</sup>	Provinces basques (Euskadi)	7 250	2 200 000
	Navarre <sup>3</sup> . . . . .	10 421	500 000

1. Euskera ou euskara signifie basque.

2. Dans le statut d'autonomie, l'idiome autochtone est appelé valencien, nom traditionnel qu'on donne dans la région à la langue catalane.

3. En Navarre, le basque est langue officielle seulement dans la région nord.

4. Superficie totale de l'Espagne : 504 744 km<sup>2</sup>. Nombre d'habitants : 37 700 000





euskera a éveillé, quant à lui, l'intérêt de nombre de linguistes et d'anthropologues. Il est actuellement parlé dans sept régions : trois françaises (la Basse Navarre, la Soule et le Labourd) et quatre espagnoles (la Navarre et les provinces basques : Alava, Biscaye et Guipúzcoa).

Quatre ou cinq fois plus vaste il y a vingt siècles, le territoire de l'euskera s'est lentement rétréci jusqu'au 18<sup>e</sup> siècle, époque où ce processus s'est accéléré. De nos jours, les locuteurs basques de Navarre ne représentent plus que 11 % de la population ; quant aux provinces basques espagnoles — officiellement la « Communauté autonome du Pays Basque » — elles ne comptent plus que 25 % de locuteurs basques. Les difficultés sont plus grandes pour la normalisation linguistique de l'euskera que pour le catalan ou le galicien, non seulement en raison du recul de la langue sur son propre territoire, mais de par sa singularité même qui entrave son apprentissage et ne facilite pas la création de néologismes. Cependant, bien que vers les années 60, l'euskera ait paru entrer dans la catégorie des langues en voie de disparition, on perçoit actuellement une sorte de rétablissement qui résulte de l'autonomie politique (le Statut a été ratifié en 1979) et aussi d'une grande sensibilisation populaire au problème. Notons en particulier le mouvement des *ikastolas*, écoles privées dont l'enseignement se fait en euskera, qui maintenant sont pour la plupart intégrées dans le système de l'éducation publique. Au cours de l'année 1981-1982, plus de 15 % des écoliers basques ont reçu leur enseignement en euskera. Les autres l'ont reçu en espagnol mais avec le



*Ci-dessus, fête de la Saint Firmin à Pampelune, capitale de la région autonome de Navarre. On y parle seulement le basque ou euskera, d'origine aussi ancienne qu'incertaine. Le basque est la langue officielle de la communauté autonome de l'Euskadi mais aussi de la partie nord de la Navarre. De son côté, le galicien, quatrième langue officielle d'Espagne, est parlé en Galice, au nord-ouest de la Péninsule. Ci-dessous, danse des pèlerins pour la fête de Saint Roch, dans la province de Pontevedra.*

Photos © A. Muñoz de Pablos, Paris



basque comme matière obligatoire. Plus alarmante semble être la situation de la langue basque dans les moyens de communication. Il n'existe que deux journaux bilingues, où paraissent quelques articles et informations en euskera, mais diverses revues existent dans cette langue. La radio et la télévision d'État ne transmettent aucun programme en basque. Cependant, en 1983, un centre de télévision du gouvernement régional basque a commencé à fonctionner quatre heures par jour comblant une partie de cette lacune. En 1981, 224 titres ont paru en euskera.

En résumé, l'image quotidienne de l'Espagne change déjà face à la nouvelle situation des quatre langues officielles, bien que ce ne soit là qu'un début. On a remplacé ou ajouté des milliers de panneaux indicateurs sur les autoroutes et les routes, dans les villes et les villages, mais il reste beaucoup à accomplir dans ce domaine. L'administration publique fait des efforts pour s'adapter aux exigences du bilinguisme officiel là où il existe. Les écoles et les centres d'enseignement ont déjà inclus ou sont en train d'inclure dans leur programme d'enseignement des langues auparavant interdites, mais ce processus de réadaptation n'est pas aussi rapide qu'on pourrait le souhaiter. Les mass media rencontrent des difficultés matérielles pour diffuser leurs messages dans ces langues et auraient besoin d'être stimulés par les pouvoirs publics, etc.

Nous nous trouvons en définitive devant un défi historique. Si nous le relevons avec succès, nous pourrions alors affirmer qu'un grand pas en avant aura été accompli, d'une part en préservant et en développant les cultures millénaires qui s'expriment à travers ces quatre langues, partie intégrante du patrimoine culturel de l'humanité et, d'autre part, en consolidant la jeune démocratie espagnole. ■

# III. Enseigner, traduire, transcrire

Reproduction d'une page du « Codex Benedictus » manuscrit (11<sup>e</sup> siècle) de l'abbaye bénédictine du Mont Cassin en Italie, qui est conservé à la Bibliothèque Vaticane, à Rome (voir page 34).



CHARAUDEAU, Patrick

## L'enseignement des langues : un enjeu interculturel

Pendant longtemps, et jusqu'au début du siècle, les langues étrangères furent enseignées comme les langues mortes (le latin): d'un côté, le vocabulaire, de l'autre, la grammaire — deux domaines d'études bien séparés — et la traduction comme principale stratégie d'enseignement.

Cette conception, dite traditionnelle, fut critiquée et remplacée — bien que de façon sporadique — par la *méthode audio-orale* aux États-Unis et la *méthode directe* en Europe. Ces méthodes eurent un certain succès dans les années de l'après Seconde Guerre mondiale et marquèrent la première rupture entre l'enseignement des langues vivantes et celui des langues mortes. Leur principe: traiter une langue étrangère du point de vue de son oralité, faire parler l'apprenant (par un jeu de questions-réponses), mettre celui-ci au contact de l'environnement quotidien (savoir nommer).

Dans les années 60 et 70, et sous la poussée de la linguistique structurale qui acquérait droit de cité dans l'enseignement universitaire, apparurent en Europe les méthodes audio-visuelles fondées sur une méthodologie *structuro-globale* à partir d'enquêtes destinées à définir les *bases fondamentales* de la langue (Basic English, français fondamental). Leur objectif: présenter une langue en situation de communication (simulation de dialogues accompagnés de sketches en images); leur moyen: utiliser des exercices systématisés pour que l'apprenant s'approprie les structures de base de la langue («patterns», exercices structuraux), et procéder à des dramatisations en classe pour que l'apprenant sache utiliser son acquis dans des situations autres.

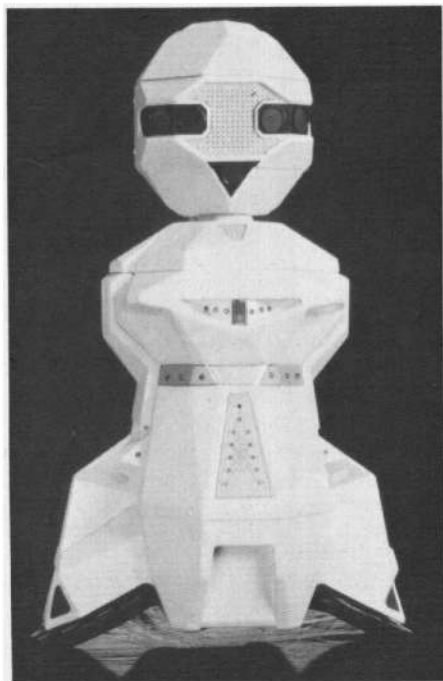
Cependant, les méthodes audio-visuelles furent à leur tour critiquées (1970-1980). En linguistique, le succès du concept d'*énonciation* était en train de bouleverser la conception du langage comme objet d'étude: celui-ci n'était plus considéré comme une entité absolue, désincarnée, mais comme une activité de communication liée aux conditions sociales de production du sujet parlant. On passait de la notion de compétence linguistique à celle de *compétence communicative*. Une nouvelle hypothèse pédagogique apparut alors: l'apprenant serait d'autant plus motivé à apprendre une langue étrangère que celle-ci lui serait enseignée en fonction de ses propres *besoins*. Par exemple, le spécialiste n'apprendrait de la langue étrangère que ce qui correspondrait à sa





Photo Villeneuve © Rapho, Paris

« S'agissant plus particulièrement de l'enseignement des langues étrangères, peut-être que la prise de conscience la plus importante est celle de l'enjeu interculturel ». Ci-dessus, un amphithéâtre de la Sorbonne.



Ce drôle de petit bonhomme (90 cm de haut) est un robot doté d'une intelligence artificielle né cette année aux Etats-Unis (voir aussi la couverture de dos). Bob — c'est son nom — choisit où il veut aller, ce qu'il veut dire et à qui il a envie de parler. Et il exécute aussi, bien sûr, les instructions qu'on lui donne. Grâce à son « cerveau » très perfectionné et à sa mémoire de plus de 3 millions d'octets, ses possibilités sont immenses. Il peut, entre autres, enseigner les langues étrangères. Et lorsque son énergie faiblit, il va lui-même, après s'être excusé, recharger ses batteries à la prise électrique la plus proche.

Photo © Androbot, Sciences et avenir, Paris

spécialité (enseignement à objectifs spécifiques). Cette notion de besoin s'élargissant, il s'est agi de ne plus avoir dans la didactique des langues une attitude universalisante mais une attitude envers l'apprenant et ses besoins: ce fut — c'est encore — l'ère du *fonctionnel* et du *communicatif*.

On en est, à l'orée du 21<sup>e</sup> siècle, à la prise de conscience que l'enseignement des langues n'est plus le fait d'un seul mais de plusieurs enjeux.

Un enjeu scientifique d'interdiscipli-

narité. Refuser l'impérialisme de la linguistique et considérer que, dans le domaine des sciences humaines, la pensée moderne ne peut plus se mouvoir uniquement dans le champ clos des chasses gardées. On peut déjà constater que certaines tentatives pour créer des carrefours de réflexion interdisciplinaire ont des effets démystificateurs profitables à la science et à l'enseignement.

Un enjeu social nouveau, du fait de l'accroissement de la population sco-

laire et de la population en demande de formation, qui se caractérise essentiellement par le changement de la symbolique sociale de l'éducation: la loi institutionnelle n'est plus la même, et n'est pas la même d'un contexte culturel à l'autre. Si dans certains pays il s'agira de promouvoir une pédagogie active en faisant participer les apprenants, dans d'autres pays, au contraire, le rituel social exigera que la relation pédagogique soit conçue comme un «spectacle». Ces attitudes dépendront en définitive de l'image que le corps social a du rôle et du pouvoir de la parole.

Enfin, s'agissant plus particulièrement de l'enseignement des langues étrangères, peut-être que la prise de conscience la plus importante est celle de l'enjeu *interculturel*. Seul celui-ci peut définitivement consommer la rupture avec la conception universaliste de l'enseignement des langues (qui a d'ailleurs continué à sévir, travestie des différents habits de la modernité). L'idée est lancée que l'essentiel pour l'apprenant c'est l'apprentissage de sa propre culture. Que, à travers le «choc culturel», se joue la découverte de soi dans et par la découverte de l'autre. Dans ces conditions, l'enseignement des langues serait surtout l'occasion d'une prise de conscience de la différence des mentalités, c'est-à-dire de la différence des imaginaires socio-culturels. ■

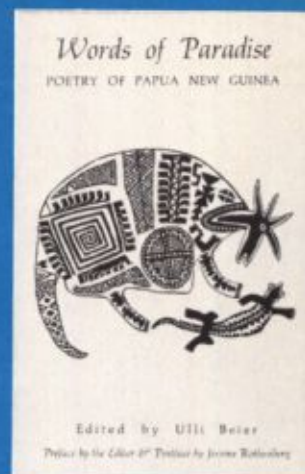
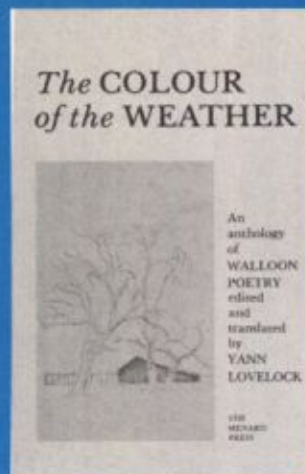
**L**ILOVA, Anna

## L'état actuel de la traduction

Aujourd'hui, la traduction connaît un rapide développement quantitatif et qualitatif: rien qu'en 1978, selon des données provenant de 61 pays, 57 158 livres ont été traduits dans le monde. Ce phénomène s'explique par le besoin toujours croissant des hommes et des peuples de communiquer. On a pris conscience que le progrès, qu'il s'agisse des domaines scientifique, littéraire ou éducatif, passe par la coopération culturelle, quelles que soient les différences nationales, sociales ou linguistiques.

L'extraordinaire mutation que représentent les techniques actuelles de communication ouvre de plus en plus aux hommes l'accès à d'autres cultures. Chacun peut découvrir ainsi des valeurs nouvelles, être le témoin de comportements qui lui étaient jusqu'alors étrangers et apprendre à connaître l'humanité dans toute sa diversité. Ce phénomène, qui s'est





Depuis plusieurs années, l'Unesco s'efforce de contribuer à une compréhension plus large du patrimoine littéraire mondial en favorisant la traduction et la publication, essentiellement en français et en anglais, d'œuvres représentatives écrites en des langues d'une moins grande diffusion. Depuis le lancement de cette « Collection Unesco d'œuvres représentatives », près de 800 titres ont été publiés à partir de 40 langues de l'Orient, d'environ 20 langues européennes et de plusieurs langues africaines et d'Océanie.

amplifié surtout après la Seconde Guerre mondiale, a sensiblement accru les exigences des diverses sociétés envers les traducteurs, devenus encore plus indispensables.

Dans le passé, on a souvent déploré le multilinguisme, symbolisé par la tour de Babel. Pendant des siècles a subsisté l'espoir de voir apparaître une nouvelle *lingua franca*, qui deviendrait la langue commune de tous les hommes. Ainsi, Descartes plaidait-il déjà en faveur de la création d'une langue aussi universelle que les mathématiques.

L'idée de créer une langue idéale a germé dans l'esprit de beaucoup d'autres philosophes férus de logique et de mathématiques, tels Leibniz, Carnap, Wittgenstein, Russell, etc. Aussi, jusque dans les années 1950, plus de 400 langues ont-elles été inventées. Ces tentatives ont enrichi la linguistique et fait naître l'idée, fort en vogue actuellement, d'une traduction programmée par ordinateur. Mais les limites de la machine sont connues: la souplesse de la langue ne peut être cloisonnée dans un cadre formel, celle-ci reste et restera toujours du domaine de la raison et de la sensibilité humaine. Aucune machine ne pourra restituer «le génie d'une langue» comme peut le faire un traducteur consciencieux, expérimenté et doué de talent.

Certains rêvent encore que des ordinateurs de plus en plus performants puissent mettre au point une «langue de travail» qui, dans sa simplicité toute tendue vers l'efficacité, serait accessible à tous. Peut-être que, dans un avenir plus ou moins lointain, une telle langue artificielle deviendrait opérationnelle. Est-ce possible, ou souhaitable?

Aujourd'hui, les collectivités linguistiques s'affirment à travers le droit de communiquer dans leurs propres lan-



Les problèmes de la traduction ont été évoqués dès l'Antiquité et commentés en particulier par saint Jérôme (vers 340-420), qui traduisit en latin, à partir de l'hébreu et du grec, la célèbre Bible dite « Vulgate ». Dans cette gravure sur bois due au peintre allemand Albrecht Dürer (1471-1528), saint Jérôme est représenté dans sa cellule en compagnie d'un lion dont il aurait gagné l'amitié en retirant une épine de sa patte.



gues, car les langues sont synonymes d'autonomie, d'indépendance politique et de liberté. Il y a, dans le monde, 2 796 langues et 8 000 dialectes; mais plus des deux tiers de la population de la terre parlent 27 langues, alors que moins d'un tiers se sert des autres, si bien que la communication linguistique professionnelle, régie par les besoins économique et politique, fait entrer en jeu un nombre restreint de langues.

Une telle limitation est-elle fondée d'un point de vue culturel? En Afrique, par exemple, les jeunes Etats multinationaux et multilinguistiques s'efforcent d'affirmer et de développer leurs langues nationales et leurs langues écrites. Opprimées, négligées dans le passé, les langues africaines tendent à se perfectionner. Elles s'enrichissent au contact direct ou indirect avec d'autres cultures, ouvrant la voie à l'essor de la littérature, des sciences et des techniques nationales. Dans ce processus, la traduction joue un rôle important. Aussi bien, les besoins du continent africain en traducteurs et en traductions est immense.

Si la traduction a des devoirs particuliers envers les cultures nationales des petits peuples et les langues à faible diffusion, elle a aussi une double fonction: faire rayonner ces cultures vers l'extérieur à travers leur identité originale et irremplaçable et les enrichir, les fertiliser par des apports extérieurs. Les livres traduits conservent et expriment ces deux fonctions, le lien entre le particulier et l'universel.

Autrefois, la traduction a pu même jouer le rôle d'un levain. Ainsi, au 9<sup>e</sup> siècle, les œuvres traduites par les frères Cyrille et Méthode, inventeurs de l'alphabet slave, ont permis, par la suite, dans l'Europe slavophone, l'éclosion des littératures nationales. De même, la traduction de la Bible, réalisée par Luther, a précédé l'éclosion de la prose allemande. La traduction est un multiplicateur du potentiel scientifique, littéraire, esthétique, contenu dans les livres.

Le rapport entre l'édition des livres traduits et celle des œuvres originales est d'un taux moyen de 39% pour les pays membres de l'Unesco. Les pays dont la production d'ouvrages traduits est la plus élevée (d'après les données de l'*Annuaire statistique 1982 Unesco* portant sur l'année 1978) sont les suivants: France: 8 350 (1977 et 1978); RFA: 7 168; URSS: 7 023; Espagne: 5 543; Japon: 2 307; Danemark: 2 014; Italie: 1 738; Royaume-Uni: 1 494.

Si nombre de pays — notamment parmi ceux en développement — traduisent moins, cela est dû pour beaucoup au coût élevé de la production intellectuelle (droits d'auteur, droits des traducteurs), au manque des

moyens techniques d'impression et au prix élevé de fabrication (imprimerie, papier).

La Fédération internationale des traducteurs, regroupant 40 associations de traducteurs scientifiques, techniques et littéraires, et de théoriciens de la traduction, est une organisation non gouvernementale rattachée à l'Unesco. Depuis sa création, en 1953, elle a été dirigée par des personnalités enthousiastes et entièrement dévouées à la traduction, parmi lesquelles le regretté Pierre-François Caillé, qui fut longtemps son Président.

Les objectifs principaux de la Fédération sont de réunir et d'organiser les associations des traducteurs dans le monde, de défendre leurs droits moraux et juridiques, d'œuvrer pour la diffusion du livre traduit et des valeurs culturelles de tous les peuples et, enfin, d'affirmer le prestige du traducteur dans le monde contemporain.

Les nombreuses initiatives de la Fédération: congrès mondiaux, rencontres nationales et internationales, tables rondes, colloques, édition de la revue «Babel», diffusion et mise en pratique de la Recommandation des pays membres de l'Unesco concernant la défense des droits moraux et juridiques des traducteurs, participation au Comité international du livre et autres, toutes ont lieu, dans une large mesure, grâce au concours de l'Unesco.

«Continuateurs du long dialogue entre les civilisations», comme les qualifie M. Amadou Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, les traducteurs ont ainsi contribué au contact de ces civilisations et à l'harmonie de leurs rapports. ■

## PEKHLIVANOV, Ilia

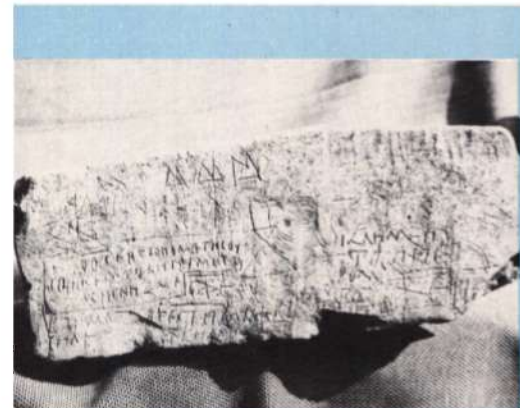
### Un laboratoire de langues en Bulgarie

Au cours des cinq dernières années, les archéologues bulgares ont mis au jour un ensemble de témoignages, aussi exceptionnels qu'insoupçonnés, de l'intense activité littéraire que déploierent, après leur arrivée en Bulgarie, des disciples de Cyrille et de Méthode (auxquels l'on doit l'invention de l'alphabet slave en 863). En 1978, en effet, près de Rarna, à 70 km à l'ouest de la ville de Varna, située sur le littoral de la mer Noire, furent découverts les vestiges d'un monastère. Jusqu'à présent environ 200 inscriptions gravées sur la pierre et 600 dessins rupestres ont été

recensés. C'est là un appoint inestimable pour l'épigraphie slave.

Quelles conclusions peut-on tirer actuellement de ces recherches? Selon l'archéologue bulgare Kazimir Popkonstantinov, ce monastère a été construit pendant la deuxième moitié du 9<sup>e</sup> siècle. Il occupe une superficie d'environ 0,8 ha. Une église, un scriptorium (long de 35 m), des logements et un bain ont été mis au jour. Une des inscriptions indique que l'église a été construite en 889. Le monastère a sans doute été démoli lors de l'invasion des Petchenègues dans la seconde moitié du 11<sup>e</sup> siècle.

Les murs de l'église et du scriptorium, en pierres calcaires, sont couverts d'inscriptions et de peintures. Ces inscriptions appartiennent à plusieurs types d'écriture: runique, grecque, glagolitique, cyrillique et certaines sont faites en deux langues: grec et vieux



Jusqu'à présent 200 inscriptions gravées sur la pierre ont été retrouvées lors des fouilles d'un ancien monastère situé près de Rarna, en Bulgarie (seconde moitié du 9<sup>e</sup> siècle). Celle du haut est en vieux bulgare. Sur celle du bas, écrite en grec et en vieux bulgare, on peut déchiffrer le nom du pape saint Clément 1<sup>er</sup> de Rome (88-97).

Photos © Kazimir Popkonstantinov, Sofia



bulgare. Elles marquent les débuts de la littérature bulgare, qui est la première littérature nationale d'expression slave.

Les dessins représentent notamment des cavaliers, des chamans et montrent des images du cheval et de la croix, symboles du choc dramatique entre le paganisme et le christianisme dans la

péninsule balkanique. Certains saints chrétiens sont figurés, entre autres saint Vassili et saint Alexis, et l'on reconnaît la scène de l'Ascension. Apparaissent aussi diverses images d'animaux, cerf, bouc, loup, lièvre.

On retrouve sur ces pierres des motifs — vignettes et gravures — qui ornent les plus anciens manuscrits en vieux bulgare. Fait remarquable, les caractères employés dans les inscriptions sont identiques, par la forme et la taille, à ceux des parchemins. De toute évidence, les premiers « écrivains » bulgares voyaient dans l'écriture sur pierre, sur céramique et sur parchemin un seul et même moyen au service de leur mission d'évangélisation et de civilisation.

Quels éléments permettent de supposer que les disciples de Cyrille et Méthode travaillèrent précisément dans ce monastère ? Sa situation, d'abord : à trois heures de cheval de Pliska, la première capitale de l'Etat bulgare fondé en 681, et siège du prince Boris 1<sup>er</sup> (852-889). A l'époque, le monastère se trouvait ainsi à l'écart tant du clergé byzantin que des Protobulgares païens qui s'opposaient à la volonté du prince Boris de créer une église bulgare indépendante chargée de propager le christianisme en langue populaire.

D'autre part, dans l'une des inscriptions est mentionné le nom du pape saint Clément 1<sup>er</sup> de Rome (88-97), le troisième successeur de saint Pierre. Or, ce sont les frères Cyrille et Méthode qui ont restitué son culte au 9<sup>e</sup> siècle.

Le plan de l'église de Ravna, enfin, suit fidèlement celui de la basilique de Pliska, le plus important monument architectural de cette époque conservé dans la péninsule balkanique. Ce n'est pas là un hasard. Les divers édifices du monastère, en effet, ont tous été bâtis en même temps pour former un ensemble, preuve que l'État avait dégagé de très gros moyens pour construire un foyer religieux et culturel de première importance.

En août 1982, des spécialistes de l'ancienne culture slave appartenant à huit pays différents ont participé au Colloque de langue et littérature médiévales bulgares, organisé tous les deux ans par l'Académie bulgare des sciences et l'Université de Sofia « Clément d'Ohrid ». Ils ont visité le chantier de fouilles et pris connaissance des trouvailles les plus importantes qui susciterent entre eux une passionnante discussion scientifique.

Faisant la synthèse des opinions de ces connaisseurs avertis de l'ancienne littérature slave, Frederik Kortland, de l'Université de Leyde (Pays-Bas), a déclaré : « Les trouvailles des archéologues à Ravna pourraient nous amener à reconsidérer nos idées sur l'ancienne histoire des Slaves ».



Photo © Bibliothèque nationale, Paris

## Sans cœur et sans oreilles

La longue tradition de la traduction en arabe remonte au deuxième siècle de l'Hégire (8<sup>e</sup> siècle) lorsque les premiers califes abbâsides, à Bagdad, accordèrent leur protection à toute une constellation de traducteurs remarquables qui transmièrent au monde arabe les ouvrages des sciences occidentale, iranienne et hindoue. Parmi les œuvres littéraires qu'on commençait alors de traduire en arabe figure le livre de Kalila et Dimna, célèbre recueil d'apologues mettant en scène des animaux, qui est la traduction d'une version pehlevie (persane) des Fables indiennes de Bidpay. Abd Allah ibn al-Muqaffa, le traducteur, contribua aussi, par d'autres traductions, à introduire la tradition littéraire iranienne dans la culture arabe islamique. Ci-dessus, une page du Kalila et Dimna, histoire d'un chacal vivant dans un hallier en compagnie d'un lion qu'une maladie a affaibli et auquel on a prescrit, pour se remettre, de manger le cœur et les oreilles d'un âne. L'illustration montre le moment où le chacal persuade un âne (surchargé de travail et à peine nourri par son maître) de l'accompagner à un endroit où « il trouvera plein de bonnes choses à manger et excellente compagnie », endroit où le lion, en réalité, attend de prendre son médicament. La première tentative du lion pour tuer l'âne échoue. Mais quand le chacal, pour la seconde fois, réussit à convaincre l'âne de le suivre, l'infortuné animal est tué pour de bon. Toutefois, le lion, avant de manger le cœur et les oreilles, va prendre un bain (indispensable, selon le médecin, à l'efficacité du traitement) et le chacal en profite pour les manger lui-même. A son retour, le lion s'étonne : « Mais où sont le cœur et les oreilles de l'âne ? ». Et le chacal de répondre : « Pensez-vous vraiment que, s'il avait eu un cœur et des oreilles, il serait revenu vous voir après avoir échappé à la mort une première fois ? ».



## I — Le trésor des langues

**ANTHONY BURGESS** est un romancier, critique et essayiste anglais. Son œuvre comprend notamment *L'orange mécanique* (1962, adapté au cinéma en 1981), *Shakespeare (traduit en français en 1972)*, version romancée de la vie du grand dramaturge, et *Here Comes Everybody* (1965), une introduction à James Joyce. Son roman le plus récent, *Earthly Powers*, a paru en 1980.

**CLIFFORD NELSON FYLE**, de la Sierra-Leone, travaille actuellement à l'Unesco comme spécialiste des langues africaines. Il a été professeur d'anglais de l'Université de son pays et doyen de la Faculté des Arts. Il est l'auteur de poèmes et récits dont certains sont écrits dans sa langue natale africaine, et de nombreuses publications, notamment sur l'enseignement des langues, le développement du livre en Afrique et la linguistique africaine.

## II — Langues, peuples, nations

**GUY CLAUDE BALMIR**, d'Haïti, a fait ses études supérieures à l'Université de Boston et à Paris IV. Il a enseigné le français, l'anglais et la littérature néo-africaine dans plusieurs universités des Etats-Unis, dont Princeton.

**RUBEN BAREIRO SAGUIER**, poète, essayiste et conteur paraguayen, a été professeur à l'Université de Paris et est actuellement chercheur au C.N.R.S. Parmi ses œuvres traduites en français il faut citer un livre de contes, *Pacte de sang* (1971), *La tête dedans*, mythes, poèmes, contes amérindiens en collaboration avec Jacqueline Baldran (1980) et *Anthologie de la nouvelle hispano-américaine en collaboration avec Olver Gilberto de León* (1981).

**RAPHAEL CONFIAnt** et **L. FELIX PRUDENT**, enseignants et chercheurs martiniquais, sont membres du Groupe d'études et de recherche en espace créolophone et membres fondateurs de l'Association BannZil Kréyol.

**ANDRE KEDROS**, écrivain grec de langue française, a publié une douzaine de romans, traduits dans autant de langues. Derniers parus : *Le soleil de cuivre*, *L'absence à vif*, *Le rendez-vous du lac Majeur*. Il est aussi l'auteur d'une Histoire de la Résistance grecque 1940-1944 (Ed. Robert Laffont). Sous le pseudonyme d'André Massepain, il a écrit également des ouvrages pour la jeunesse, traduits dans de nombreux pays, et pour lesquels il a obtenu plusieurs prix.

**GASTON MIRON**, poète du Québec, est l'un des animateurs essentiels de la poésie et de la littérature québécoise. Il a rassemblé son œuvre de poète et de militant dans *L'homme rapaillé*, paru à Montréal en 1970 et à Paris (Ed. Maspero) en 1981.

## III — Enseigner, traduire, transcrire

**PATRICK CHARAUDEAU**, de France, est professeur de linguistique générale à l'Université de Paris XIII et directeur du Centre d'analyse du discours des Universités Paris XIII et Paris III. Il est l'auteur de nombreux articles, essais et communications traitant de la linguistique et de l'enseignement des langues. Il a publié en 1982 un livre intitulé *Éléments de sémiolinguistique*.

**ANNA LILOVA**, de Bulgarie, enseigne la théorie de la traduction à l'Université de Sofia. Elle est l'auteur de nombreux articles parus dans la presse scientifique et d'une étude monographique intitulée *Initiation à la théorie générale de la traduction*. Depuis 1981 elle est présidente de la Fédération internationale des traducteurs.

**EDOUARD GLISSANT**, écrivain martiniquais, est l'auteur de nombreux recueils de poèmes, romans et essais, comme *Les Indes*, *La Lézarde (prix Renaudot 1958)*, *La Case du commandeur*, *l'Intention poétique* et *Le Discours antillais*. Il a aussi publié une pièce de théâtre : *Monsieur Toussaint*. Son poème *le Sel Noir* vient d'être publié dans la collection *Poésie/Gallimard*.

**DEBIPRASANNA PATTANAYAK**, de l'Inde, est directeur de l'Institut central des langues indiennes à Manasagangotri et a été professeur dans plusieurs universités de son pays. Il est membre, entre autres institutions, de la Société linguistique de l'Inde et de celle des Etats-Unis. Il a publié divers livres et un grand nombre d'études qui portent essentiellement sur les langues de son pays natal.

**VLADIMIR MIKHAILOVITCH SANGHI**, écrivain soviétique, est le fondateur de la littérature en langue nivkhe et l'auteur de 18 livres. Il est président du Conseil chargé des littératures des ethnies du Nord de l'Union des écrivains de la RSFSR et membre de la Commission régionale interdépartementale des sections sibériennes de l'Académie des sciences de l'URSS.

**MICHAEL SMITH** est un poète jamaïquin réputé. Elevé dans le quartier de Jonestown à Kingston (Jamaïque), il a exprimé la culture populaire de ce ghetto, laquelle devait atteindre à une renommée universelle à travers le reggae. Michael Smith est aussi connu comme chanteur que comme poète : ces deux activités (l'oral et l'écrit) sont chez lui intimement mêlées.

**MIGHTY SPARROW**, de Trinité-et-Tobago, est un écrivain et un chanteur qui a dominé l'univers du calypso pendant plus de 25 ans. Les chansons du calypso, principalement préparées pour le carnaval annuel de Trinité-et-Tobago, expriment d'une façon satirique et humoristique l'opinion populaire sur l'actualité, les hommes et les événements.

**FRANCESC VALLVERDU**, écrivain catalan, a été professeur de sociolinguistique dans diverses institutions et il est consultant auprès de l'Institut de sociolinguistique de Barcelone. Il est l'auteur d'une dizaine de livres qui traitent pour la plupart de questions linguistiques et sociologiques liées à la Catalogne.

**ILIA PEKHLIVANOV**, journaliste bulgare, est rédacteur en chef adjoint du journal consacré à l'œuvre de Cyrille et Méthode *Za Boukvite — O Pismenih* et de l'hebdomadaire politique et culturel *Anteni*. Il est l'auteur de nombreux articles traitant de l'histoire et du folklore slaves et de plusieurs livres sur l'histoire de son pays.

**Extraits du message  
du Directeur général  
de l'Unesco  
aux instances  
de l'Organisation  
de l'unité africaine (OUA)**

C'EST AVEC UNE PROFONDE TRISTESSE QUE J'AI APPRIS LA BOULEVERSSANTE NOUVELLE POUR TOUTE L'AFRIQUE DE L'EXECUTION PAR LE GOUVERNEMENT RACISTE D'AFRIQUE DU SUD CE JEUDI 9 JUIIN 1983 DE THELLE SIMON MOGOERANE, DE JERRY SEMANO MOSOLOLI ET DE MARCUS THABO MOTAUNG AU MEPRIS DES APPELS NOMBREUX ET PRESSANTS LANCES PAR PLUSIEURS GOUVERNEMENTS ET PAR LES INSTITUTIONS INTERNATIONALES ET EN PARTICULIER PAR LE CONSEIL EXECUTIF DE L'UNESCO STOP L'ACTE QUE VIENT DE COMMETTRE L'AFRIQUE DU SUD AU MOMENT MEME OU SE REUNIT LE SOMMET DE L'OUA HEURTE LA CONSCIENCE HUMAINE ET CONSTITUE UN DEFI POUR LA COMMUNAUTE INTERNATIONALE ET SINGULIEREMENT POUR L'AFRIQUE STOP ... TROIS SIECLES DE TRAITE NEGRIERE ONT FAIT PERDRE AU CONTINENT AFRICAIN AU MOINS CENT MILLIONS DE SES ENFANTS STOP UN SIECLE DE DOMINATION COLONIALE A AJOUTE A SES MALHEURS STOP L'INDEPENDANCE ACQUISE A OUVERT LES VOIES A UN DESTIN NOUVEAU STOP ET LA CREATION DE L'OUA EN 1963 A ETE SALUEE PAR TOUS LES PEUPLES D'AFRIQUE COMME UNE VOLONTE DE METTRE FIN AUX TRAGEDIES MULTIPLES QUI ONT JALONNE L'HISTOIRE DU CONTINENT STOP AUJOURD'HUI DE NOUVELLES MENACES S'ACCUMULENT SUR TOUTS LES FRONTS QUI POURRAIENT CONDUIRE A DES CATASTROPHES STOP SEULES L'UNITE RETROUVEE DU CONTINENT ET UNE VOLONTE FERME DE COOPERATION FRATERNELLE SUR LA BASE DES IDEAUX PROCLAMES EN 1963 PAR LES FONDATEURS DE L'OUA ME PARAISSENT DE NATURE A CONJURER LES PERILS STOP AUSSI ME PERMETTREZ-VOUS DE VOUS LANCER UN APPEL PRESSANT AFIN QUE TOUT SOIT MIS EN OEUVRE POUR QUE LE SACRIFICE DES MEILLEURS FILS DE L'AFRIQUE NE SOIT PAS VAIN ET DE SOUHAITER PLEIN SUCCES A VOS TRAVAUX.

**AMADOU-MAHTAR M'BOW**

# LATITUDES ET LONGITUDES

## Une rencontre Unesco : les langues comme expression culturelle

Un colloque Unesco sur « La langue comme expression de l'identité culturelle et comme instrument de communication entre les cultures » a eu lieu à Venise du 3 au 6 mai 1983. Parmi les principales questions abordées au cours de cette rencontre, à laquelle participaient 16 spécialistes de différentes régions du monde, il faut mentionner l'identification d'« universaux linguistiques » — les formes communes à tous les langages — et les perspectives qu'ouvrent aux études linguistiques les nouvelles technologies de l'information, notamment l'informatique. Les conclusions du Colloque feront l'objet d'une publication en 1984.

## Les trésors de la Bibliothèque Vaticane à l'Unesco

De superbes manuscrits de l'Europe médiévale et de la Renaissance, ainsi que du monde islamique, reproduits en des fac-similés parfaits, ont été exposés au Siège de l'Unesco à Paris du 9 au 16 mai (voir page 18). Ouvrages religieux merveilleusement enluminés, cartes ou traités sur les animaux ou l'héraldique, tous ces documents ont été obtenus grâce aux techniques de reproduction les plus récentes, incluant scanners et lasers. Lors de l'inauguration de l'exposition, M. Amadou-Mahtar M'Bow, Directeur général de l'Unesco, a souligné qu'il s'agissait d'un « événement exceptionnel » qui révélait le caractère prometteur des nouvelles méthodes de reproduction grâce auxquelles allaient être rendus accessibles les trésors de la Bibliothèque Vaticane et d'autres trésors culturels du monde.

## L'enseignement des langues

Le contenu et les méthodes de l'enseignement des langues dans les pays en développement ont été examinés lors d'un colloque international pluridisciplinaire qui a eu lieu au Siège de l'Unesco, à Paris, du 25 au 29 avril 1983. L'évolution des objectifs de l'enseignement des langues en fonction des nouvelles exigences du développement, les répercussions des nouvelles approches linguistiques et pédagogiques dans l'enseignement des langues, la production de matériels didactiques mieux adaptés aux besoins nationaux, ont été quelques-uns des thèmes débattus en cette occasion. Ce colloque faisait partie des efforts que déploie l'Unesco pour promouvoir les langues maternelles comme instruments d'éducation et de culture.



## Une édition grecque du Courier de l'Unesco

Nous avons le plaisir d'annoncer le lancement d'une édition grecque du *Courrier de l'Unesco*, publiée par la Commission nationale grecque pour l'Unesco, rue Akademiá 3, Athènes (134). Le premier numéro de cette édition grecque a paru en avril 1983 ; il porte à 27 le nombre des langues dans lesquelles le *Courrier de l'Unesco* est édité, sans compter la sélection trimestrielle en Braille publiée en français, anglais, espagnol et coréen.

### Bureau de la Rédaction : Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention « Reproduits du *Courrier de l'Unesco* », en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du *Courrier*. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international. Les articles paraissant dans le *Courrier de l'Unesco* expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Rédacteur en chef adjoint : Olga Rödel  
Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb  
Rédacteurs :  
Edition française : Alain Lévêque (Paris)  
Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)  
Edition russe : Nikolai Kouznetsov (Paris)  
Edition arabe : Sayed Osman (Paris)  
Edition allemande : Werner Merkli (Berne)  
Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)  
Edition italienne : Mario Guidotti (Rome)  
Edition hindie : Krishna Gopal (Delhi)  
Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)  
Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)  
Edition persane : Mohammed Reza Berenji (Téhéran)  
Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)  
Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)  
Edition turque : Mefra Ilgazer (Istanbul)  
Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)  
Edition catalane : Joan Carreras i Marti (Barcelone)  
Edition malaise : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)  
Edition coréenne : Yi Kae-Seok (Séoul)  
Edition kiswahili : Domino Rutayebesibwa (Dar-es-Salaam)

Editions croato-serbe, macédonienne, serbo-croate, slovène : Punisa Pavlović (Belgrade)  
Edition chinoise : Shen Gouaren (Pékin)  
Edition bulgare : Pavel Pissarev (Sofia)  
Edition grecque : Alkis Anghelou (Athènes)  
Editions braille : Frederick H. Potter (Paris)

Rédacteurs adjoints :  
Edition française :  
Edition anglaise : Roy Malkin  
Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Robert Jacquemin

Promotion-diffusion : Fernando Ainsa

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit être adressée au Rédacteur en Chef.

## **En 1982-1983, le Courrier de l'Unesco a publié notamment des textes ou illustrations de :**

Mohammed ABDULAZIZ, ADONIS, Jorge Enrique ADOUM, Anil AGARWAL, AI QING, Chingiz AITMATOV, Isaac ASIMOV, Ana ASLAN.

BA JIN, Tahar BEN JELLOUN, Carlo BO, Augusto BOAL, Malcolm BRADBURY, Herman BRAUN, Breyten BREYTENBACH, Anthony BURGESS, Richard BUTLER.

Italo CALVINO, Ernesto CARDENAL, Cheikh ANTA DIOP, Roman CIESLEWICZ, COLOMBAT, Radhika COOMARASWAMY, Jayne CORTEZ, Michel COURNOT.

DADO, Salvador DALI, Jean DAUSSET, René DEPESTRE, DING LING.

Erik ECKHOLM, Jean-Marc ELA, Constantin ENE.

Richard FALK, Jean-Pierre FAYE.

Emilio GARCIA GOMEZ, Allen GINSBERG, Olivier GLISSANT, Moussa GNING, Oswaldo GUAYASAMIN.

Ronald HAYMAN, Crawford S. HOLLING, Torsten HUSEN.

Piotr L. KAPITZA, André KEDROS, Otto KLINEBERG, Paul KOUZNETSOV.

Soni LABOU TANSI, Wifredo LAM, Robert LAWLER, Jean-Jacques LEBEL, Emmanuel LE ROY LADURIE, LÊ THÀNH KHÔI, LU TIAN.

Jean-Christophe MAILLARD, Ange-Séverin MALANDA, Roberto MATTA, Ali A. MAZRUI, Amadou-Mahtar M'BOW, Boris MEDNIKOV, Thiago de MELLO, Henri MICHAUX, Gaston MIRON, Prafulla MOHANTI, Félix MORISSEAU-LEROY.

Joseph NEEDHAM, Russell NEUMAN, Mamadou NIANG.

Eric OATMAN.

Joseph PALECEK, Octavio PAZ, Arthur V. PETROVSKI, Jean PING, Hector POLEO, Ilya PRIGOGINE, Amrita PRITAM, Magnus PYKE.

Darcy RIBEIRO, Augusto ROA BASTOS, Hermann RÖHRS.

Yoshikazu SAKAMOTO, Rafael M. SALAS, Vladimir SANGHI, Fernando SAVATER, Kazuko SHIRAIISHI, Michael SMITH, R. SOEKMONO, Ithiel de SOLA POOL, Aminata SOW FALL, Mighty SPARROW, Stephen SPENDER, Micuis STEPHANE, Han SUYIN.

Rufino TAMAYO, Sema TANGUIANE, Maxime TANK, Ngugi Wa THIONG'O, Pierre THUILLIER, Michel TOURNIER.

Arturo USLAR PIETRI.

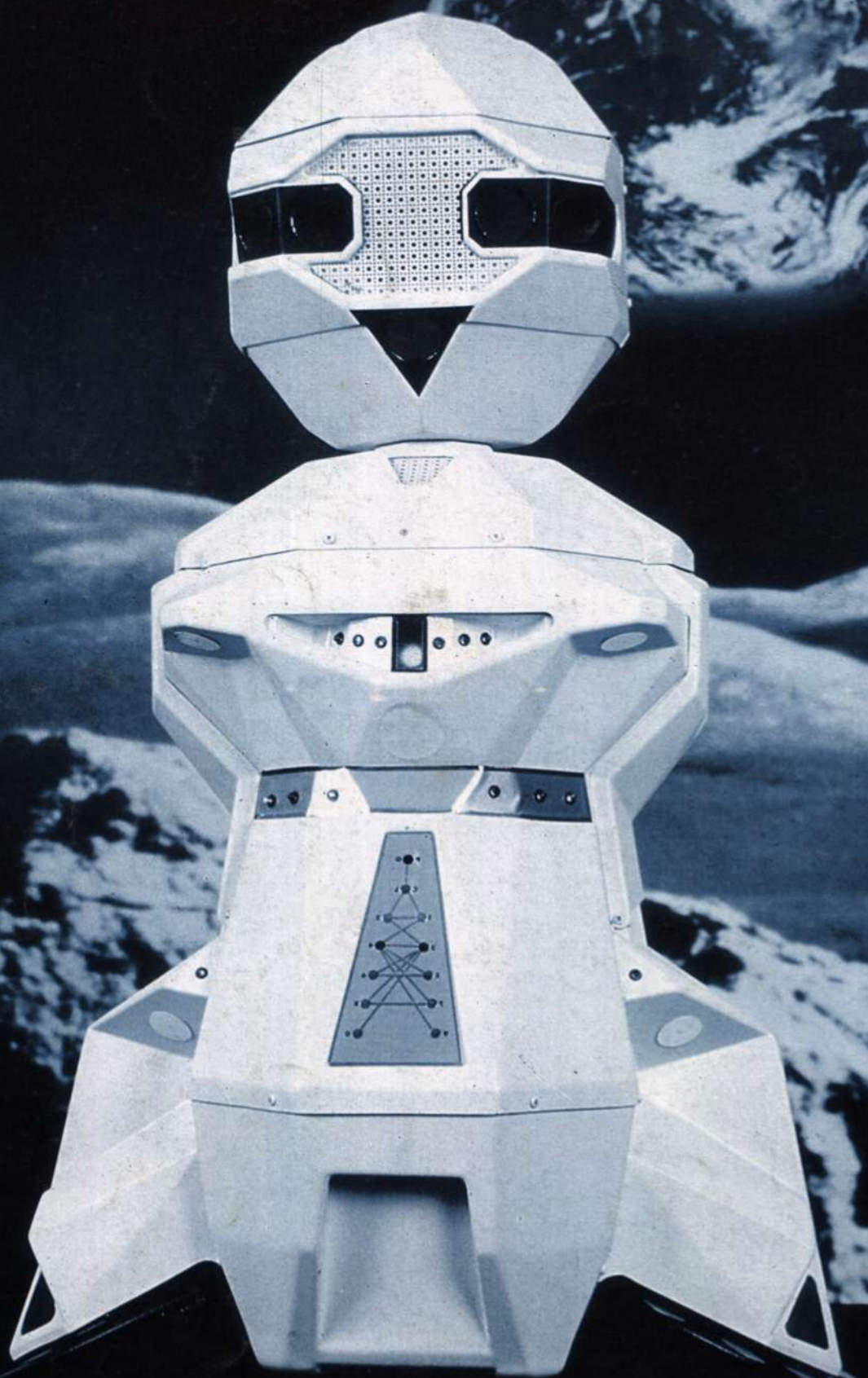
Victor VASARELY, Marc VERTES, André VOZNESENSKI.

Philip W. WHITCOMB, Chandra WICKRAMASINGHE.

### ***et des études sur :***

Saint François d'Assise. — Subrahmanya Bharati. — Lewis Carroll. — Tarass Chevtchenko. — Charles Darwin. — Fiodor Dostoïevski. — James Joyce. — Yakoub Kolas. — Kongfuzi (Confucius). — Yanka Koupala. — Lao She. — Lu Xun. — Karol Szymanowski.





## Maître Robot

Il peut enseigner les langues, mais  
permet-il de communiquer vraiment ?